

LE COEUR BATTANT



UNE MÉDITATION FRATERNELLE

ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'eucharistie. ”

Humblement,
dans le silence de mon coeur,
je me donne à toi, mon Seigneur.

Par ton amour,
fais-moi demeurer humble
et petit devant toi.

Humblement,
dans le silence de mon coeur,
je me donne à toi, mon Seigneur.

Entre tes mains,
je remets ma vie,
ma volonté, tout mon être.

Humblement,
dans le silence de mon coeur,
je me donne à toi, mon Seigneur.

Enseigne-moi ta sagesse,
Ô Dieu,
viens habiter mon silence.

Humblement,
dans le silence de mon coeur,
je me donne à toi, mon Seigneur.

Je porte en moi ce besoin d'amour,
de me donner, de me livrer, sans retour.

Humblement,
dans le silence de mon coeur,
je me donne à toi, mon Seigneur.

Vierge Marie,
garde mon chemin dans l'abandon,
la confiance de l'amour.

Humblement,
dans le silence de mon coeur,
je me donne à toi, mon Seigneur.



PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS DE JUILLET 2019

Intention Générale :

***Pour que ceux qui administrent la justice œuvrent
avec intégrité, et que l'injustice qui traverse le monde
n'ait pas le dernier mot***

Éditorial



chers Confrères,
Dames et Chevaliers de l'Ordre souverain
et hospitalier de saint Jean de Jérusalem,
de Rhodes et de Malte,

*« La fête du Sacré-Cœur nous rappelle que Dieu nous a aimés le premier :
il nous attend toujours, il nous accueille dans son Cœur, dans son Amour. »
(Pape François)*

- En ce jour de Solinité de la fête du Sacré-Cœur de notre Seigneur, le « Cœur Battant » rentre dans le silence de la prière, après plus de 7 années de parution ininterrompue.
- Cette méditation spirituelle fraternelle de l'Association libanaise de l'Ordre Souverain de Malte a en effet vu le jour à la veille des fêtes pascales d'avril 2012 ; elle a constitué, pour moi, depuis cette date, une « Résurrection intérieure permanente », et une réflexion spirituelle essentielle, qui a accompagné mon engagement dans la profession religieuse de l'Ordre.
- Ce ressourcement et cette soif de Dieu étaient devenus, au fil des mois, un partage fraternel obligé avec toutes celles et ceux d'entre vous qui m'ont encouragé, par leurs messages et leur fidélité au « Cœur Battant », à pousser plus loin encore la formation continue et permanente que tout chrétien doit entamer et poursuivre pour approfondir le message du Christ et approcher plus intimement la présence du Seigneur, dans notre manière de vivre et d'envisager le monde d'aujourd'hui dans ses contradictions.
- Ce partage, en toute fraternité, des thèmes et des questions majeures qui peuvent nous interpeller en tant que Chevaliers et Dames de l'Ordre, face aux incohérences de nos sociétés et de leurs nouvelles priorités fluctuantes, a été le vecteur du questionnement auquel je me suis livré au gré de mes lectures et des découvertes étonnantes d'ouvrages, d'auteurs, de reportages, d'articles, de témoignages et de prières qui ont inlassablement nourri et jalonné les sept dernières années de réflexion.
- Aujourd'hui, le « Cœur Battant » rentre dans le silence... Et dans l'attente d'une nouvelle piste de découverte, que le Seigneur souhaitera initier dans un proche ou plus lointain avenir... je m'en remets à lui, comme je l'ai fait au jour du premier appel qu'il m'avait signifié, lorsque j'entamais, adolescent, ma 17^e année.
- Je ne peux que bénir le Seigneur et son Esprit Saint en lui rendant grâce pour toutes les opportunités et les signes étonnants qu'il a souhaité mettre sur mon chemin pour que je puisse goûter à son message, et en y goûtant, de chercher à mieux le comprendre, et en le comprenant de chercher à mieux le vivre et le servir, plus intensément, plus totalement. Le vivre au service de l'Autre, reflet du visage joyeux ou souffrant du Seigneur, cette Altérité à laquelle nous ne pouvons participer qu'avec les lumières de l'Esprit, le don total de soi et l'humilité.
- Merci donc à vous toutes et tous pour votre soutien et votre fidélité en prières et en méditations... Le « Cœur Battant » rentre... « humblement dans le silence de mon cœur... mais il continuera de battre au creux de notre foi en Christ... ».
- Ô Seigneur, fais que mon cœur puisse toujours s'accorder au rythme des battements de ton Cœur Sacré, et que ton Amour pour l'homme puisse grandir en chacun de nous, pour que nous puissions mieux servir par ce même amour nos Seigneurs, les Pauvres et les Malades.

*En union de prière
Beyrouth, le 28 juin 2019
Fra' Jean-Louis*

Prière

Prière pour la paix

*Voici la Vierge Marie qui, du haut du Ciel,
murmure à l'oreille de son Fils :*

*« L'amour s'est tari dans les foyers
Ainsi que la joie. »*

*Oui, Mère, la paix et la joie ont disparu
de nos cœurs,*

La violence et la guerre dominant.

Nous cherchons refuge auprès de vous, O Marie,

Envoyez-nous une pluie de pétales de paix,

Et remplissez nos jarres d'amour et de joie.

Transformez toute souffrance en guérison,

Tout chagrin en consolation,

Toute inquiétude en repos,

Transformez notre monde,

Souffrant et submergé par la guerre,

En un monde de paix.

*Bénissez tous ceux qui transforment le chagrin
de leurs frères en allégresse.*

Vers vous, O ma mère, j'élève cette supplication.

Donnez-nous la paix, vous qui êtes tout Amour.

*Prière écrite par Sœur Annie
(Alep, Syrie)*



Sommaire

3 ■ ÉDITORIAL

6 ■ UNE PAROLE DU SEIGNEUR

7 ■ MÉDITATION ET PRIÈRE

14 ■ TUITIO FIDEI -
Quand tu étais sous le
figuier... (VII)

22 ■ OBSEQUIUM PAUPERUM
Job, de l'insolent
à la vie retrouvée

26 ■ LA VOCATION RELIGIEUSE
DANS L'ORDRE DE MALTE

30 ■ INTELLIGENCE DE LA FOI
1997. Rencontre avec
Joseph Ratzinger

36 ■ LE DISCERNEMENT
DE L'ESPRIT-XVI-

40 ■ UN REGARD QUI S'ARRÊTE

42 ■ BELLE ET DOUCE MARIE

46 ■ « PRIEZ SANS RELÂCHE »

DIMANCHE 7 JUILLET 2019

14^e DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - C



**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST
SELON SAINT LUC 10, 1-12. 17-20**

**« VOTRE PAIX IRA REPOSER
SUR LUI »**

01 Parmi les disciples, le Seigneur en désigna encore soixante-douze, et il les envoya deux par deux devant lui dans toutes les villes et localités où lui-même devait aller.

02 Il leur dit :

« La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux.

Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour sa moisson.

03 Allez ! Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.

04 N'emportez ni argent, ni sac, ni sandales, et ne vous attardez pas en salutations sur la route.

05 Dans toute maison où vous entrerez, dites d'abord : « Paix à cette maison. »

06 S'il y a là un ami de la paix, votre paix ira reposer sur lui ; sinon, elle reviendra sur vous.

07 Restez dans cette maison, mangeant et buvant ce que l'on vous servira ;

car le travailleur mérite son salaire. Ne passez pas de maison en maison.

08 Dans toute ville où vous entrerez et où vous serez accueillis, mangez ce qu'on vous offrira.

09 Là, guérissez les malades, et dites aux habitants : « Le règne de Dieu est tout proche de vous. »

10 Mais dans toute ville où vous entrerez et où vous ne serez pas accueillis, sortez sur les places et dites :

11 « Même la poussière de votre ville, collée à nos pieds, nous la secouons pour vous la laisser. Pourtant sachez-le : le règne de Dieu est tout proche. »

12 Je vous le déclare : au jour du Jugement, Sodome sera traitée moins sévèrement que cette ville.

17 Les soixante-douze disciples revinrent tout joyeux.

Ils racontaient : « Seigneur, même les esprits mauvais nous sont soumis en ton nom. »

18 Jésus leur dit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair.

19 Vous, je vous ai donné pouvoir d'écraser serpents et scorpions, et pouvoir sur toute la puissance de l'Ennemi ; et rien ne pourra vous faire du mal.

20 Cependant, ne vous réjouissez pas parce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous

parce que vos noms sont inscrits dans les cieux. »



MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC (LUC 10, 1-12. 17-20)

Cet Évangile suit immédiatement celui de dimanche dernier: nous avons vu Jésus aux prises avec les arachements que sa mission a exigés de lui : accepter l'insécurité, sans avoir rien pour reposer la tête, laisser les morts enterrer leurs morts, c'est-à-dire savoir faire des choix crucifiants, mettre la main à la charrue sans regarder en arrière, accepter d'affronter la mort en prenant résolument le chemin de Jérusalem. On devine les tentations qui se profilent à chaque fois derrière les décisions qu'il a dû prendre. Luc nous le montre sur la route de Jérusalem : Jésus a surmonté toutes les tentations ; le prince de ce monde est déjà vaincu.

Il lui reste à transmettre le flambeau : il envoie ses disciples en mission à leur tour. Il est urgent de les préparer puisque son départ à lui approche. Et il leur donne tous les conseils nécessaires pour les préparer à confronter les tentations qu'il connaît bien : eux aussi seront affrontés aux mêmes tentations.

Eux aussi connaîtront le refus : comme Jésus avait essuyé le refus d'un village de Samarie, ils doivent se préparer à essuyer des refus ; mais que cela ne les arrête pas. Quand ils devront quitter un village, qu'ils disent quand même en partant le message pour lequel ils étaient venus : « Sachez-le : le règne de Dieu est tout proche. » Mais pour bien montrer que leur démarche était totalement désintéressée, et que les bénéficiaires du message restent toujours libres de le refuser, ils ajouteront : « Même la poussière de votre ville, collée à nos pieds, nous la secouons pour vous la laisser. »

Eux aussi connaîtront la haine : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. » Ils devront quand même inlassablement annoncer et apporter la paix : « Dans toute maison où vous irez, dites d'abord Paix à cette maison. S'il y a là un ami de la paix, votre paix ira reposer sur lui. » Il faut à tout prix croire à la contagion de la paix : quand nous souhaitons vraiment de tout cœur la paix à quelqu'un, réellement la paix grandit. On le sait d'expérience. Encore faut-il que notre interlocuteur soit lui aussi ami de la paix ; s'il ne l'est pas, Jésus leur dit « Secouez la poussière de vos pieds », c'est-à-dire ne vous laissez pas alourdir par les échecs, les refus... Que rien ne vous fasse « traîner les pieds », en quelque sorte!

Eux aussi connaîtront l'insécurité : Jésus, lui-même, il faut bien le dire, se présentait comme un « Sans domicile fixe », lui qui n'avait « pas d'endroit où reposer la tête » ; si l'on comprend bien, il en sera de même

de ses disciples : « N'emportez ni argent, ni sac, ni sandales. »

Eux aussi devront apprendre à vivre au jour le jour sans se soucier du lendemain, se contentant de « manger et boire ce qu'on leur servira », tout comme le peuple au désert ne pouvait ramasser la manne que pour le jour même.

Eux aussi auront des choix à faire, parfois crucifiants, à cause de l'urgence de la mission : « Laisse les morts enterrer leurs morts, mais toi, va annoncer le Règne de Dieu » (Lc 9, 60) était une phrase exigeante pour dire que les devoirs les plus sacrés à nos yeux s'effacent devant l'urgence du Royaume de Dieu. « Ne vous attardez pas en salutations sur la route » est une phrase du même ordre : pour ses disciples qui étaient des Orientaux, les longues salutations étaient un véritable devoir.

Eux aussi devront résister à la tentation du succès : « Ne passez pas de maison en maison. »

Eux aussi devront apprendre à souhaiter transmettre le flambeau à leur tour : la mission est trop grave, trop précieuse, pour qu'on l'accapare : elle ne nous appartient pas ; car l'une des tentations les plus subtiles est sans doute de ne pas souhaiter vraiment d'autres ouvriers à nos côtés.

« Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson » : il ne s'agit pas d'instruire Dieu de quelque chose qu'il ne saurait pas, à savoir que nous avons besoin d'aide. Il le sait mieux que nous ! Il s'agit pour nous, en priant, de nous laisser éclairer par Lui. La prière ne vise jamais à informer Dieu : ce serait bien prétentieux de notre part ! Elle nous prépare à nous laisser transformer, nous.

Dernière tentation : la gloriole de nos réussites. « Ne vous réjouissez pas parce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous parce que vos noms sont inscrits dans les cieux » : il faut croire que, de tout temps, le vedettariat guette les disciples : les véritables apôtres ne sont peut-être pas les plus célèbres.

On peut penser que les disciples ont surmonté toutes ces tentations puisque, à leur retour, Jésus pourra leur dire : « Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. » Jésus qui entreprend sa dernière marche vers Jérusalem puise là sûrement un grand réconfort ; puisque aussitôt après Luc nous dit : « À l'instant même, il exulta sous l'inspiration de l'Esprit saint et dit : Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits. »

DIMANCHE 14 JUILLET 2019

15^e DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - C



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 10, 25-37

« QUI EST MON PROCHAIN ? »

25 Pour mettre Jésus dans l'embarras, un docteur de la Loi lui posa cette question : « Maître, que dois-je faire pour avoir part à la vie éternelle ? »

26 Jésus lui demanda :
« Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Que lis-tu ? »

27 L'autre répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu
de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit,
et ton prochain comme toi-même. »

28 Jésus lui dit : « Tu as bien répondu.
Fais ainsi et tu auras la vie. »

29 Mais lui, voulant montrer qu'il était un homme juste, dit à Jésus :
« Et qui donc est mon prochain ? »

30 Jésus reprit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé, roué de coups, s'en allèrent en le laissant à moitié mort.

31 Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin ; il le vit et passa de l'autre côté.

32 De même un lévite arriva à cet endroit ; il le vit et passa de l'autre côté.

33 Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de pitié.

34 Il s'approcha, pansa ses plaies en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui.

35 Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, et les donna à l'aubergiste, en lui disant :
« Prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai. »

36 Lequel des trois, à ton avis,
a été le prochain de l'homme qui était tombé entre les mains des bandits ? »

37 Le docteur de la Loi répond : « Celui qui a fait preuve de bonté envers lui. »
Jésus lui dit : « Va, et toi aussi fais de même. »



MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC (LUC 10, 25-37)

Tel est pris qui croyait prendre ! S'il espérait mettre Jésus dans l'embarras, le docteur de la Loi en a été pour ses frais et c'est lui, en définitive, qui a dû se trouver bien embarrassé.

En posant à celui qui est l'Amour même la question : « Jusqu'où faut-il aimer ? », il s'est attiré une réponse bien exigeante ! Si l'on veut rester tranquille, en effet, il y a des questions à ne pas poser ! Surtout si ce sont des questions aussi importantes que la première posée par le docteur de la Loi : « Maître, que dois-je faire pour avoir part à la vie éternelle ? » ou, plus compromettante encore, la question suivante : « Et qui donc est mon prochain ? » Devant de telles interrogations, Jésus ne peut que désirer conduire son interlocuteur jusqu'au plus intime du cœur de Dieu lui-même.

Ce cheminement, Jésus va le situer très exactement sur une route bien connue de ses auditeurs, les trente kilomètres qui séparent Jérusalem de Jéricho, une route en plein désert, dont certains passages étaient à l'époque de véritables coupe-gorge. Ce récit d'attentat et cette histoire de secours au blessé étaient d'une vraisemblance criante. L'homme est donc tombé aux mains de brigands qui l'ont dépouillé et laissé pour mort. À son malheur physique et moral, s'ajoute pour lui une exclusion d'ordre religieux : touché par des « impurs », il a contracté lui aussi une impureté. C'est probablement l'une des raisons de l'indifférence apparente, voire de la répulsion qu'éprouvent à sa vision le prêtre et le lévite, soucieux de préserver leur intégrité rituelle. Le Samaritain, bien sûr, ne va pas avoir de scrupules de ce genre.

La scène au bord de la route dit en images ce que Jésus manifeste souvent : en guérissant le jour du sabbat, par exemple, en se penchant sur des lépreux, en accueillant les pécheurs et en citant plusieurs fois la parole du prophète Osée : « C'est la miséricorde que je veux et non les sacrifices ; et la connaissance de Dieu, je la préfère aux holocaustes » (Os 6, 6).

La connaissance de Dieu, parlons-en : quand Jésus avait posé la question : « Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Que lis-tu? », le docteur de la Loi avait récité avec enthousiasme : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui avait dit : « Tu as bien répondu » car la seule chose qui compte, on le savait déjà en Israël, c'est la fidélité à ce double amour. Saint Jean écrira plus tard : « Si quelqu'un dit J'aime Dieu et qu'il n'aime pas son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas » (1 Jn 4, 20). Et encore : « Aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et quiconque aime

est né de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu » (1 Jn 4, 7).

Le fin mot de cette connaissance que nous révèle la Bible, Ancien et Nouveau Testaments, c'est que Dieu est « miséricordieux » (littéralement en hébreu « ses entrailles vibrent ») ; or, nous dit le récit, quand le Samaritain vit l'homme blessé, « il fut saisi de pitié » (en grec « ému aux entrailles »). Ce n'est pas par hasard si Luc emploie la même expression pour dire l'émotion de Jésus, à la porte du village de Naïm, à la vue de la veuve conduisant son fils unique au cimetière (Lc 7). Luc emploiera encore les mêmes mots pour décrire l'émotion du Père au retour du fils prodigue (Lc 15). Ce voyageur miséricordieux n'est pourtant aux yeux des Juifs qu'un Samaritain, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins recommandable.

Car Samaritains et Juifs étaient normalement ennemis : les Juifs méprisaient les Samaritains qu'ils considéraient comme hérétiques et les Samaritains, de leur côté, ne pardonnaient pas aux Juifs d'avoir détruit leur sanctuaire sur le mont Garizim (en 129 av. J.-C.). Le mépris, à vrai dire, était ancestral : au livre de Ben Sirac, on cite parmi les peuples considérés comme détestables les Samaritains, « le peuple stupide qui demeure à Sichem » (Si 50, 26). Et c'est cet homme méprisé qui est déclaré par Jésus plus proche de Dieu que les dignitaires et servants du Temple.

En fait, à travers le portrait du Samaritain, Jésus nous propose sa propre image, lui qui dispense sans compter compassion et guérison. Alors, si on demande à Jésus « Qui donc est mon prochain ? », il nous répond : « À toi de décider jusqu'où tu acceptes de te faire proche. » Et si l'on se pose la question : « Pourquoi le Samaritain nous est-il donné en exemple? », la réponse est toute simple : parce qu'il est capable d'être saisi de pitié. À nous aussi, Jésus dit : « Va, et toi aussi, fais de même. » Sous-entendu, ce n'est pas facultatif : « Fais ainsi et tu auras la vie », avait-il dit à son interlocuteur un peu avant.

Luc répète souvent cette exigence de cohérence entre parole et actes : c'est bien beau de parler comme un livre (c'est le cas du docteur de la Loi, ici), mais cela ne suffit pas : « Ma mère et mes frères, disait Jésus, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique » (Lc 8, 21). Et là, notre capacité d'inventer est sollicitée : si les dimensions du cercle de notre prochain dépendent de notre bon vouloir, si les considérations de catégories sociales et de convenances doivent céder le pas à la pitié (ce qui semble bien être la leçon de cette parabole), alors, il ne nous reste plus qu'à inventer l'amour sans frontières !

DIMANCHE 21 JUILLET 2019
16^e DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - C



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 10, 38-42

« MARTHE LE REÇUT. MARIE A CHOISI LA MEILLEURE PART »

38 Alors qu'il était en route avec ses disciples, Jésus entra dans un village. Une femme appelée Marthe le reçut dans sa maison.

39 Elle avait une sœur nommée Marie qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

40 Marthe était accaparée par les multiples occupations du service. Elle intervint et dit : « Seigneur, cela ne te fait rien ? Ma sœur me laisse seule à faire le service. Dis-lui donc de m'aider. »

41 Le Seigneur lui répondit :

« Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses.

42 Une seule est nécessaire.

Marie a choisi la meilleure part : elle ne lui sera pas enlevée. »





MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC (LUC 10, 38-42)

Dans notre engagement auprès de l'ordre, nous devons être à la fois Marthe l'active et Marie la contemplative sans jamais nous tromper de priorité.

Servir l'Autre et prier le Seigneur en le louant pour les grâces qu'il nous offre et lui offrir en retour la meilleure part de nous, c'est-à-dire l'attitude la plus essentielle qu'il attend de nous. Cette « seule chose qui est nécessaire ».

« Cherchez d'abord le Royaume et la justice de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît. » La formule est de Matthieu (Mt 6, 33) ; elle est peut-être le meilleur commentaire de la leçon de Jésus dans la maison de Marthe et Marie.

« Jésus était en route avec ses disciples », dit Luc, et l'on sait que ce long voyage est l'occasion pour lui de donner de multiples consignes à ses disciples ; depuis la fin du chapitre 9, Jésus, commençant la montée vers Jérusalem, s'est uniquement préoccupé de leur donner des points de repère pour les aider à rester fidèles à leur vocation merveilleuse et exigeante de suivre le Seigneur. Entre autres, il leur a recommandé d'accepter l'hospitalité (Lc 9, 4 ; 10, 5-9) ; c'est exactement ce qu'il fait lui-même ici : on peut donc penser qu'il accepte avec gratitude l'hospitalité de Marthe.

Ce récit, propre à Luc, suit immédiatement la parabole du bon Samaritain : il n'y a certainement pas contradiction entre les deux ; et, en particulier, gardons-nous de critiquer Marthe, l'active, par rapport à Marie, la contemplative. Le centre d'intérêt de l'évangéliste est plutôt, semble-t-il, la relation des disciples au Seigneur. Cela ressort du contexte et de la répétition du mot « Seigneur » qui revient trois fois : « Marie se tenait assise aux pieds du Seigneur... Marthe dit : « Seigneur, cela ne te fait rien ?... » « Le Seigneur lui répondit ». L'emploi de ce mot fait penser que la relation décrite par Luc entre Jésus et les deux sœurs, Marthe et Marie, n'est pas à juger selon les critères habituels de bonne conduite. Ici, le Maître veut appeler au discernement de ce qui est « la meilleure part », c'est-à-dire l'attitude la plus essentielle qu'il attend de ses disciples.

Les deux femmes accueillent le Seigneur en lui donnant toute leur attention : Marthe, pour bien le recevoir, Marie, pour ne rien perdre de sa parole. On ne peut pas dire que l'une est active, l'autre passive ; toutes deux ne se sont occupées que de lui. Dans la première partie du récit, le Seigneur parle. On ne nous dit pas le contenu de son discours : on sait seulement que Marie, dans l'attitude du disciple qui se laisse instruire (Is 50), boit ses paroles. Tandis que l'on voit Marthe « accaparée par les multiples occupations du service ». Le dialogue proprement dit n'intervient que sur la réclamation de Marthe : « Seigneur, cela ne te fait rien ? Ma sœur me laisse seule à faire le service. Dis-lui donc de m'aider. »

Le Seigneur prononce alors une phrase qui a fait couler beaucoup d'encre : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses. » Jésus ne reproche certainement pas à Marthe son ardeur à bien le recevoir ; qui dit hospitalité, surtout là-bas, dit bon déjeuner, donc préparatifs ; « tuer le veau gras » est une expression biblique ! Et combien d'entre nous se retrouvent trop souvent à leur gré dans le rôle de Marthe en se demandant où est la faute ? Il semblerait plus facile, assurément, de prendre l'attitude de Marie et de se laisser servir, en tenant compagnie à l'invité au salon ! La cuisinière est souvent frustrée de manquer les conversations !

Mais c'est le comportement inquiet de Marthe qui inspire à Jésus une petite mise au point, profitable pour tout le monde. Et, en réalité, à travers le personnage des deux sœurs, il donne une recommandation à chacun de ses disciples : « Une seule chose est nécessaire » ne veut pas dire qu'il faut désormais se laisser dépérir mais qu'il ne faut pas négliger l'essentiel ; tout comme l'affirme le proverbe populaire : « Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger », la vraie leçon ne serait-elle pas celle-ci : il nous faut bien tour à tour, chacun et chacune, jouer les Marthe et les Marie, mais attention de ne pas nous tromper de priorité. Une leçon que Jésus reprendra plus longuement, un peu plus loin (et qu'il nous est bon de relire ici, la liturgie ne nous en proposant pas la lecture). « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. Car la vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. Observez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier ; et Dieu les nourrit. Combien plus valez-vous que les oiseaux ! Et qui d'entre vous peut par son inquiétude prolonger tant soit peu son existence ? Si donc vous êtes sans pouvoir même pour si peu, pourquoi vous inquiéter pour tout le reste ? Observez les lis : ils ne filent ni ne tissent et, je vous le dis : Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu habille ainsi en pleins champs l'herbe qui est là aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi. Et vous, ne cherchez pas ce que vous mangerez ni ce que vous boirez, ne vous tourmentez pas. Tout cela, les païens de ce monde le recherchent sans répit, mais vous, votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez plutôt son Royaume, et cela vous sera donné par surcroît. Sois sans crainte, petit troupeau, car votre Père a trouvé bon de vous donner le Royaume » (Lc 12, 22-32).

« Sois sans crainte », c'est sûrement le maître mot ; ailleurs, il mettra en garde ses disciples contre les soucis de la vie qui risquent d'alourdir les cœurs : « Tenez-vous sur vos gardes, de crainte que vos cœurs ne s'alourdissent dans l'ivresse, les beuveries et les soucis de la vie » (Lc 21, 34). Ceux-ci risquent également de nous empêcher d'écouter la Parole ; c'est le message de la parabole du semeur : « Ce qui est tombé dans les épines, ce sont ceux qui entendent et qui, du fait des soucis, des richesses et des plaisirs de la vie, sont étouffés en cours de route et n'arrivent pas à maturité » (Lc 8, 14). Si Marthe n'y prend pas garde, cela pourrait devenir son cas.

Les Douze ont retenu la leçon : plus tard, un jour est venu pour eux de choisir entre deux missions : la prédication de la Parole et le service des tables ; ils ont choisi de se consacrer à la première et ils ont confié le service des tables à d'autres : « Il ne convient pas que nous délaissions la Parole de Dieu pour le service des tables. Cherchez plutôt parmi vous, frères, sept hommes de bonne réputation, remplis d'esprit et de sagesse, et nous les chargerons de cette fonction. Quant à nous, nous continuerons à assurer la prière et le service de la Parole » (Ac 6, 2-4). En même temps, le service des tables n'est pas méprisé, puisque l'on choisit avec soin ceux qui en seront chargés. Mais il ne faut jamais oublier que « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais qu'il vit de tout ce qui vient de la bouche du Seigneur » (Dt 8, 3).

DIMANCHE 28 JUILLET 2019

17^e DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE - C



**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST
SELON SAINT LUC 11, 1-13**

*« DEMANDEZ, ON VOUS
DONNERA »*

01 Un jour, quelque part, Jésus était en prière. Quand il eut terminé, un de ses disciples lui demanda :

« Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean-Baptiste l'a appris à ses disciples. »

02 Il leur répondit : « Quand vous priez, dites : « Père, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne. »

03 Donne-nous le pain dont nous avons besoin pour chaque jour.

04 Pardonne-nous nos péchés, car nous-mêmes nous pardonnons à tous ceux qui ont des torts envers nous. Et ne nous soumetts pas à la tentation. »

05 Jésus leur dit encore :

« Supposons que l'un de vous ait un ami et aille le trouver en pleine nuit pour lui demander : « Prête-moi trois pains :

06 un de mes amis arrive de voyage, et je n'ai rien à lui offrir. »

07 Et si, de l'intérieur, l'autre lui répond : « Ne viens pas me tourmenter ! Maintenant, la porte est fermée ; mes enfants et moi, nous sommes couchés. Je ne puis pas me lever pour te donner du pain »,

08 moi, je vous l'affirme : même s'il ne se lève pas pour les donner par amitié, il se lèvera à cause du sans-gêne de cet ami, et il lui donnera tout ce qu'il lui faut.

09 Eh bien, moi, je vous dis : Demandez, vous obtiendrez ; cherchez, vous trouverez ; frappez, la porte vous sera ouverte.

10 Celui qui demande reçoit ; celui qui cherche trouve ; et pour celui qui frappe, la porte s'ouvre.

11 Quel père parmi vous donnerait un serpent à son fils qui lui demande un poisson ?

12 ou un scorpion, quand il demande un œuf ?

13 Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père céleste donnera-t-il l'Esprit saint à ceux qui le lui demandent ! »





MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC (LUC 11, 1-13)

« Seigneur, apprends-nous à prier », avait demandé un disciple : la réponse de Jésus donne donc le modèle de toute prière chrétienne ; mais s'il faut « rendre à César ce qui est à César... » (Mt 22, 21), comme le disait Jésus lui-même, il nous invite certainement à retrouver en toute simplicité les racines juives de la prière qu'il nous a lui-même enseignée. Car, en réalité, Jésus n'a pas inventé les mots de cette prière : ils viennent tout droit de la liturgie juive, et, plus profondément, des Écritures. À commencer par le vocabulaire qui est très biblique : « Père, Nom, Saint, Règne, pain, péchés, tentations... » Chacun de ces mots porte le poids de la révélation progressive de Dieu à son peuple.

Voici quelques extraits des deux principales prières juives contemporaines de Jésus, le « Qaddish » (Q) et les « Shemoné Esré », ou « Dix-Huit Bénédictions » (SE). Cela nous permettra de découvrir, s'il en est besoin, combien nos prières, juives et chrétiennes, se ressemblent : « Que les prières et supplications de tout Israël soient accueillies par leur Père qui est aux cieux... » (Q). « Que soit béni et célébré, glorifié et exalté, élevé et honoré, magnifié et loué le Nom du Saint béni soit-il ! Lui qui est au-dessus de toute bénédiction et de tout cantique, de toute louange et de toute consolation qui sont proférées dans le monde, Amen! » (Q). « Que soit magnifié et sanctifié son grand Nom dans le monde qu'il a créé selon sa volonté ; et qu'il établisse son Règne de votre vivant et de vos jours et du vivant de toute la maison d'Israël, bientôt et dans un temps proche, Amen! » (Q). « Nous sanctifierons ton Nom dans le monde, comme on Le sanctifie dans les hauteurs célestes... » (SE). « Pardonne-nous, notre Père, car nous avons péché ; fais-nous grâce, notre Roi, car nous avons failli, car tu es celui qui fait grâce et qui pardonne. Béni es-tu, Seigneur, qui fais grâce et multiplies le pardon » (SE). « Vois notre misère et mène notre combat. Et délivre-nous sans tarder à cause de ton Nom, car Tu es le Libérateur puissant. » (SE). « Guéris-nous, Seigneur, et nous serons guéris ; sauve-nous et nous serons sauvés, car Tu es l'objet de notre louange. Accorde une guérison totale à toutes nos blessures, car Toi, Dieu, Roi, Tu es un médecin fidèle et miséricordieux » (SE).

Ces prières juives et l'attitude spirituelle qu'elles impliquent sont elles-mêmes enracinées dans l'Ancien Testament.

Commençons par les deux premières demandes : très pédagogiquement, elles nous tournent d'abord vers Dieu et nous apprennent à dire « Ton nom », « Ton Règne ». Elles éduquent notre désir et nous engagent dans la croissance de son Règne. Car il s'agit bien d'une école de prière, ou, si l'on préfère, d'une méthode d'apprentissage de la prière (n'oublions pas la demande du disciple : « Seigneur, apprends-nous à prier »).

Toutes proportions gardées, on peut comparer cette leçon à certaines méthodes d'apprentissage des langues étrangères : elles nous invitent à un petit effort quotidien, une petite répétition chaque jour et, peu à peu, nous sommes imprégnés, nous finissons par savoir parler la langue ; eh bien, si nous suivons la méthode de Jésus, grâce au Notre Père, nous finirons par savoir parler la langue de Dieu. Dont le premier mot apparemment est « Père ». L'invocation « Notre Père » nous situe d'emblée dans une relation filiale envers lui. C'était une expression déjà traditionnelle dans l'Ancien Testament ; par exemple chez Jérémie : « Vous m'appellerez mon Père, vous ne vous détournerez plus de moi », et chez Isaïe : « C'est toi, Seigneur, qui es notre Père, notre Rédempteur depuis toujours » (Is 63, 16).

Les deux premières demandes portent sur le Nom et le Règne. « Que ton Nom soit sanctifié » : dans la Bible, le Nom représente la Personne ; dire que Dieu est Saint, c'est dire qu'Il est « L'Au-delà de tout » ; nous ne pouvons donc rien ajouter au mystère de sa Personne ; cette demande « Que ton Nom soit sanctifié » signifie « Fais-toi reconnaître comme Dieu ». « Que ton Règne vienne » :

répétée quotidiennement, cette demande fera peu à peu de nous des ouvriers du Royaume ; car la volonté de Dieu, on le sait bien, son « dessein bienveillant » comme dit Paul, c'est que l'humanité, rassemblée dans son amour, soit reine de la création : « Remplissez la terre et dominez-la » (Gn 1, 27). Et les croyants attendent avec impatience le jour où Dieu sera enfin véritablement reconnu comme roi sur toute la terre : « Le Seigneur se montrera le roi de toute la terre », annonçait le prophète Zacharie (Za 14, 9). Notre petite méthode d'apprentissage de la langue de Dieu va donc faire de nous des gens qui désirent avant tout que le nom de Dieu, que Dieu lui-même soit reconnu, adoré, aimé, que tout le monde le reconnaisse comme Père ; nous allons devenir des passionnés d'évangélisation, des passionnés du Règne de Dieu.

Les trois autres demandes concernent notre vie quotidienne : « Donne-nous », « Pardonne-nous », « Ne nous soumet pas » ; nous savons bien qu'il ne cesse d'accomplir tout cela, mais nous nous mettons en position d'accueillir ces dons.

« Donne-nous le pain dont nous avons besoin pour chaque jour » : la manne tombée chaque matin dans le désert éduquait le peuple à la confiance au jour le jour ; cette demande nous invite à ne pas nous inquiéter du lendemain et à recevoir chaque jour notre nourriture comme un don de Dieu. Le pluriel « notre pain » nous enseigne également à partager le souci du Père de nourrir tous ses enfants.

« Pardonne-nous nos péchés, car nous-mêmes nous pardonnons à tous ceux qui ont des torts envers nous » : le pardon de Dieu n'est pas conditionné par notre comportement, le pardon fraternel n'achète pas le pardon de Dieu ; mais il est pour nous le seul chemin pour entrer dans le pardon de Dieu déjà acquis d'avance : celui dont le cœur est fermé ne peut accueillir les dons de Dieu.

« Ne nous soumet pas à la tentation » : cette traduction est contestée car elle peut laisser croire que la tentation viendrait de Dieu, ce qui est impossible ; comme dit saint Jacques : « Que nul, quand il est tenté, ne dise : Ma tentation vient de Dieu. Car Dieu ne peut être tenté de faire le mal et ne tente personne. Chacun est tenté par sa propre convoitise qui l'entraîne et le séduit » (Jc 1, 13) ; cette demande signifie « ne permets pas que nous succombions à la tentation ». Et nous savons bien que la plus grave des tentations, c'est de douter de l'amour de Dieu.

Que de demandes ! Toute notre vie, toute la vie du monde est concernée : apparemment, parler la langue de Dieu, c'est savoir demander : la prière de demande est donc plus que permise, elle est recommandée ; si l'on y réfléchit, il y a là un bon apprentissage de l'humilité et de la confiance. Notre petit apprentissage continue ; il faut dire que ce ne sont pas n'importe quelles demandes : pain, pardon, résistance aux tentations ; nous apprendrons à désirer que chacun ait du pain : le pain matériel et aussi tous les autres pains dont l'humanité a besoin ; et puis bientôt, notre seul rêve sera de pardonner et d'être pardonnés ; et enfin, dans les tentations (il y en aura inévitablement), nous apprendrons à garder le cap : nous lui demandons de rester le maître de la barque. À noter aussi que nous allons sortir de notre petit individualisme : toutes ces demandes sont exprimées au pluriel, chacun de nous les formule au nom de l'humanité tout entière.

Sans oublier que la leçon de Jésus comportait un deuxième chapitre : la parabole de l'ami importun nous invite à ne jamais cesser de prier ; quand nous prions, nous nous tournons vers Dieu, nous nous rapprochons de lui, et notre cœur s'ouvre à son Esprit. Avec la certitude que « le Père céleste donne toujours l'Esprit saint à ceux qui le lui demandent. » Nos problèmes ne sont pas résolus pour autant par un coup de baguette magique, mais désormais nous ne les vivons plus seuls, nous les vivons avec lui.



QUAND TU ÉTAIS SOUS LE FIGUIER... (VII)

Qui est cette personne assise, dans l'Évangile, sous un figuier? C'est vous, c'est moi, c'est chacune, chacun d'entre nous rêvant de vivre enfin notre vie en plénitude.

Mais à quelle existence Dieu appelle-t-il Nathanaël? En quoi l'accomplira-t-il en suivant Jésus? Qu'est-ce qu'une vocation?

Nos vies sociale, intellectuelle, amoureuse, ne sont jamais que la recherche et la poursuite de la vie véritable. Jusqu'à la lumineuse évidence que la vie que nous désirons et la vie que Dieu veut pour nous ne sont qu'une.

Explorant comme jamais le fil anodin de la quotidienneté anonyme, Adrien Candiard en délivre ici le miroitement secret au regard de l'éternité.

Une grande leçon, sans leçon, de spiritualité simple et haute. Un texte pour se jeter sur la voie.

*Propos recueillis par Adrien Candiard.
Dominicain vivant au couvent du Caire,
Adrien Candiard est l'auteur notamment de
«En finir avec la tolérance», «Veilleur, où
en est la nuit?»,
«Comprendre l'islam, ou plutôt: pourquoi
on n'y comprend rien».*



Deux vieux frères du couvent des dominicains de Lille, morts depuis, avaient l'habitude de se chamailler constamment, trouvant un certain plaisir et un certain équilibre à vivre toujours comme chien et chat. Un jour, à la vaisselle, l'un des deux dit à l'autre, qui avait prêché à la messe un peu plus tôt, et avait parlé de l'amour :

— Tu parles toujours de l'amour. Mais qu'est-ce que tu y connais ? Tu l'as déjà fait, toi, l'amour ?

Et l'autre de répondre, du haut de ses quatre-vingt-dix ans :

— Pas encore, mon frère !

C'est amusant, mais cela souligne, il me semble, un paradoxe très juste. Dans l'Église, dans les prédications, les conférences, les livres, les accompagnements, les retraites, nous parlons toujours d'amour ; nous n'avons que ce mot à la bouche, parce qu'il est central dans l'enseignement du Christ et dans la foi chrétienne. Et pourtant, l'amour, le vrai, ce que tout le monde appelle l'amour, le clergé s'interdit de le pratiquer. Tout en répétant à longueur de journée, avec l'apôtre saint Jean, que « Dieu est amour » (1 Jean 4, 16). Est-ce qu'il n'y a pas de quoi s'y perdre ?

Halte là, me direz-vous ! Il ne faut pas tout confondre. En français, « amour » veut tout dire : on aime aussi bien sa grand-mère que le chocolat au lait, la femme de sa vie et le patinage artistique. Et même en excluant le chocolat et le patinage, entre le prochain qu'il faut aimer, mon pote Jean-Claude que j'aime bien, ma fiancée que j'aime à la folie et le bon Dieu que j'aime pieusement, il y a tout de même de la diversité. Ne serait-il pas un brin naïf d'affirmer qu'il n'y a qu'un amour, et que Dieu est cet amour ?

Sauf que ce n'est pas moi qui le dis, c'est saint Augustin, précisément quand il commente la lettre de Jean qui nous dit que Dieu est amour. Et ce grand penseur du Ve siècle, qui dans sa jeunesse a beaucoup aimé aimer, avant de se convertir et de juger sans complaisance ses expériences multiples, au point qu'on l'a accusé d'être à l'origine de la méfiance des chrétiens sur la sexualité, Augustin, donc, est peu suspect de confondre l'Évangile avec les Feux de l'amour. Cela ne veut évidemment pas dire qu'il faut, puisqu'il n'y a qu'un amour et que l'amour est Dieu, confondre Dieu et le sentiment amoureux. On le sait bien : ce sentiment n'est pas toujours bon, il ne me mène pas toujours au bien ; il faut parfois accepter d'y renoncer ; et rien ne serait plus bête que de simplement se laisser porter, sous prétexte que l'amour vient de Dieu.

« Il n'y a qu'un amour », cela veut dire qu'il n'y en a pas deux. On ne peut pas opposer d'un côté l'amour humain, terrestre, possessif, marqué par l'impureté du désir, dominateur, où on gagne quelque chose (et les savants, ou prétendus tels, appelleront cela en grec éros) et de l'autre l'amour divin, pur et chaste, désincarné, non possessif, où on se donne sans espoir de retour (et on appelle cela agapè, en grec toujours ; et, en français un peu vieilli, charité). On a parfois voulu, sous prétexte de christianisme, rejeter le premier, forcément un peu sale, pour ne garder que le

second ; ce n'est pas l'avis d'Augustin, et ce n'est pas la foi catholique. Et j'ai tendance à penser que ce n'est pas non plus l'avis de Jacob, ce patriarche que Jésus présente comme modèle à Nathanaël.

Car Jacob est aussi un des personnages les plus aimants de la Bible. C'est en tout cas un de ceux qui aiment au sens courant, au sens commun du verbe aimer, et je m'étonne qu'on ne le souligne pas plus souvent. D'abord, c'est un père qui se soucie de ses enfants, qui s'inquiète pour son fils Joseph, qui s'inquiète pour son fils Benjamin. C'est bien naturel, me direz-vous, mais après Abraham apparemment prêt à sacrifier Isaac sans sourciller, cela fait du bien (voir Genèse 22). Une génération plus tard, Isaac laisse partir son fils sans trop s'en soucier. Avec Jacob arrive enfin notre humanité, avec ses soucis, ses peines, ses cheveux blancs, son amour.

Et cela va plus loin. Jacob est l'amoureux de la Bible. Les récits bibliques nous parlent de désir, très souvent, mais peu d'amour. Jacob est une exception notable, et quelle exception ! S'étant réfugié chez son oncle pour échapper à la colère de son frère, il était tombé amoureux de sa cousine Rachel ; un amour suffisamment fort pour qu'il soit capable d'attendre sept ans, et de travailler tout ce temps pour son oncle, pour le beau visage de Rachel. « Ces sept années lui parurent comme quelques jours, dit la Bible, tellement il l'aimait » (Genèse 29, 20). À la suite d'une ruse de son oncle, il est contraint de travailler sept années supplémentaires pour obtenir celle qu'il aime. On le voit, ce n'est pas le mariage tribal ou familial, arrangé par les intérêts. C'est de l'amour, du vrai, du solide, du durable, qui engage la vie — celui dont on lit parfois, pourtant, qu'il a été inventé par les troubadours de la fin du Moyen Âge. Le cadre culturel est différent et à vrai dire un peu déroutant, puisque cela n'empêche pas Jacob de faire des enfants à trois autres femmes dans le même temps.

Être véritablement fils ou fille d'Israël peut donc signifier encore davantage que de supporter dignement les autres. Cela veut dire aussi qu'il faut apprendre à aimer. Et aimer à la Jacob, sans doute, en n'ayant pas quatre femmes ou quatre maris, mais en ne distinguant pas trop entre les formes d'amour. Car il n'y a qu'un amour.

« Il n'y a qu'un amour », non pas parce que tout se vaut, mais parce que l'amour humain, même l'amour érotique, m'apprend à aimer au sens véritable, c'est-à-dire comme Dieu aime et veut être aimé. Bien sûr, il y a certainement des imperfections dans ma manière d'aimer, mais il n'y a pas d'autre école de la charité : il n'y a pas d'autre voie que notre vie humaine, que nos sentiments humains, que nos expériences humaines, pour nous approcher de Dieu. Et l'expérience amoureuse, dans ce qu'elle a de proprement amoureux (car s'y mêle aussi un peu de tout : de l'ambition, du narcissisme, de la fantaisie... toutes choses qui viennent aussi, d'ailleurs, colorer notre amour de Dieu), peut nous apprendre beaucoup sur Dieu — parce que cet élément-là vient de Dieu.

Rien d'original : il ne s'agit, encore et toujours, éternellement, que de vivre le commandement de Jésus. « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » On connaît. On ne connaît que cela. Comment, dès lors, se fait-il que les trois quarts des explications de ce commandement visent à lui faire perdre son sens, à le démonétiser complètement ? C'est vrai qu'il est bien difficile. Mais ce n'est pas une raison pour expliquer qu'en fait, il ne dit pas ce qu'il a l'air de dire. Qu'il ne s'agit pas vraiment d'aimer, parce que c'est trop difficile, mais simplement de ne pas faire de mal (version basse) ou de faire le bien (version hautement exigeante), voire de vouloir du bien pour l'autre (version intermédiaire). Expliquer qu'aimer, en vrai, cela ne veut pas dire « aimer » m'a toujours paru un peu hasardeux. Ces efforts pour faire de l'amour chrétien une réalité différente, sans liens avec l'amour humain, me mettent profondément en colère, parce que je les trouve déshumanisant. Or l'enjeu de la vie chrétienne, c'est bien, comme disait un de mes formateurs, d'« humaniser le bonhomme ». Qui veut faire l'ange fait la bête, on le sait.

Je suis entré au noviciat il y a dix ans en pensant, au fond, que je n'allais plus aimer personne. Je ne me le disais pas comme cela, bien sûr, mais l'amour qui me paraissait permis pour un religieux était si abstrait, si désincarné, si général qu'il ne ressemblait plus du tout à de l'amour : c'était un esprit de service, généreux sans doute, mais trop vaste et peut-être trop confortable. S'efforcer de faire le bien, c'est une très bonne chose, mais cela ne suffit pas. Heureusement, la vie s'est vite chargée de corriger le tir et de me montrer combien il serait absurde d'annoncer aux gens l'amour de Dieu sans les trouver aimables, sans apprendre en même temps à les aimer au sens propre, sans leur montrer par l'exemple que l'amour de Dieu peut véritablement prendre chair. Bien sûr, il ne s'agit pas de renoncer au vœu de chasteté, et surtout à la vertu de chasteté, avec ses exigences et ses joies propres. Ce vœu donne évidemment un cadre très particulier à la vie affective, que je n'entends pas développer ici ; mais il ne saurait être compris comme une négation déshumanisante de l'amour — qui serait le plus catastrophique des contresens pour un chrétien. Même quand il rend impossible les histoires d'amour.

Car les amours impossibles, ou les amours malheureuses, sont toujours tristes. Tout le monde a fait l'expérience d'un amour qui n'était pas réciproque, et il peut paraître un peu cavalier d'y voir une expérience spirituelle positive. Mais cette tristesse est bon signe : elle signifie qu'on a pris des risques, qu'on est sorti de soi. Certes, quand on prend des risques, par définition, cela peut mal se terminer — ou alors ce n'est plus un risque. Mais est-ce une raison pour refuser d'en prendre ? Certainement pas. Quand Jésus dit : « Heureux ceux qui pleurent ! », il ne manie pas seulement le paradoxe : il dit qu'il n'y a pas de bonheur, si nous ne prenons pas le risque de pleurer. Ceux qui sont incapables de pleurer, vivant enfermés dans leur solide armure d'isolement et de distance, voilà ceux qui devraient en fait pleurer sur leur malheur. Si rien ne nous touche, si nous avons mis notre cœur à l'abri des

trous d'air, alors nous resterons tranquilles mais seuls, passant à côté de la vie. C'est la différence qu'il y a entre la pornographie et une histoire d'amour : la première est sans risque, sans mise en danger de soi ; mais elle est aussi sans saveur, sans affection, sans intérêt : au fond, on n'y vit rien. Pour vivre, pour devenir une personne, il faut s'engager personnellement, et donc risquer de prendre des coups. Notre vrai choix n'est pas entre la tragédie des chagrins d'amour et la tranquillité, mais entre cette tragédie et l'enfer, qui n'est que le nom technique de l'isolement volontaire éternel. Il faudrait nous réjouir quand nous souffrons par amour : nous ne sommes pas en enfer, nous sommes vivants. Je sais bien qu'il est difficile de s'en réjouir quand on se sent profondément détruit ; mais il y a bien pire que d'avoir le cœur dévasté : n'avoir pas de cœur du tout.

Pourquoi est-elle donc si spirituellement féconde, cette expérience amoureuse ? Pourquoi ne pouvons-nous pas totalement l'ignorer, pour devenir de « véritables fils d'Israël » à la suite de Nathanaël ? Pour deux raisons essentielles, il me semble.

Tout d'abord, tomber amoureux, être amoureux est une expérience qui fait toujours sortir de soi. C'est un peu paradoxal, parce que c'est en même temps une profonde expérience de l'unité de soi, où on expérimente plus intensément qui on est. Mais, même si peuvent y entrer du narcissisme et de l'égoïsme, me voilà bien obligé d'admettre ou de découvrir qu'il y a quelqu'un d'autre que moi. C'est d'ailleurs pour cela qu'être amoureux, même si c'est parfois très agréable, a toujours une dimension inconfortable : elle oblige à sortir de chez soi, à sortir de son confort. Il y a, au demeurant, des confort un peu glauques, des confort où l'on est malheureux, des confort où on crève de solitude, mais ils restent des confort tout de même, et il est difficile et même douloureux d'en sortir. On devient si vite un vieux garçon, perclus d'habitudes qui se changent vite en manies. On devient vite, d'ailleurs, un vieux garçon spirituel, où Dieu vient servir de prétexte à notre confort, à notre mise à l'abri du monde. Mais la spiritualité qui isole, qui donne une excuse pour ne pas sortir de soi, n'est qu'une apparence de spiritualité. Dans la Bible, tout commence quand Dieu dit à Abraham : « Va, quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père ! » (Genèse 12, 1). Dieu ne vient pas calfeutrer les portes et les fenêtres de l'abri que je me suis construit et où je m'isole ; il vient les casser, au contraire, et me remettre sur la route, à la rencontre de ces gens que j'ai si peur de rencontrer, qui vont peut-être me faire du mal, alors que j'étais tellement mieux à m'ennuyer tout seul dans mon coin.

Tomber amoureux a le mérite de me sortir de mon sentiment d'être arrivé. Qu'il s'agisse d'un amour constructif ou destructeur, tomber amoureux est un événement, le début d'une aventure dont je ne sais pas comment elle va finir. Je suis obligé de bouger, de me remettre en question. Cela ne veut pas dire que la voie que nous montre notre sentiment amoureux est la bonne,




bien sûr ; mais cela nous rappelle que nous ne sommes jamais arrivés, satisfaits. Et il y a des caractères qui ont besoin de séismes de grande magnitude pour accepter de bouger un peu... Je me demande souvent ce qui arriverait à un pharisien de l'Évangile, un de ces pharisiens qui ont le don si rare de mettre Jésus en colère par leur certitude d'être toujours dans le bien, dans le vrai, par leur incapacité de se remettre en question, si ce pharisien tombait amoureux. Et amoureux d'une prostituée, d'une Marie-Madeleine, d'une de ces femmes qu'il a l'habitude de dominer de tout son mépris religieux. N'y aurait-il pas là pour lui, dans une souffrance aussi vive sans doute que son cœur était dur, un vrai chemin de conversion ?

Je repense d'ailleurs à ce père de famille, très engagé, chrétien exemplaire à bien des égards, qui était tombé amoureux d'une femme qui n'était pas son épouse. Vous imaginez le désarroi. « Pourquoi moi ? » me répétait-il. Qu'avait-il raté dans son mariage, dans sa vie ? Qu'avait-il fait de mal ? Rien du tout, sans doute. Pas assez de mal, justement, peut-être. Il allait à l'église comme le pharisien sûr de lui, fier de lui, en jetant un regard de pitié — sincère, dans son cas — sur le publicain. Et il se retrouvait dépassé, enfin dépassé, perdant pied, ne comprenant plus. Il avait enfin besoin de l'amour de Dieu, de son soutien, de sa miséricorde. Il commençait à comprendre les gens qui l'entouraient. Il comprenait que la vie n'était pas forcément toujours simple. La bonne nouvelle, dans ce cas, c'est que loin de détruire son mariage, cette expérience difficile, qui l'a obligé à comprendre pourquoi bien qu'amoureux d'une autre, il aimait profondément son épouse, a redonné à ce mariage un souffle qui s'épuisait. Ma deuxième piste, c'est qu'être amoureux est toujours une expérience de faiblesse. Non seulement je ne suis pas seul, mais je ne suis pas maître de ma vie, maître de mon bonheur. Sans raison apparente, sans choix de ma part bien souvent, je me trouve du jour au lendemain à la merci de quelqu'un, que je connais parfois très peu et qui peut m'apporter une souffrance incroyable ou un bonheur indéfinissable. C'est troublant de découvrir à quel point on peut dépendre d'un autre. Et même quand l'amour est heureux, même alors le bonheur est fragile : tu m'aimes peut-être aujourd'hui (et comment le savoir, d'ailleurs, avec certitude ?), mais m'aimeras-tu demain ? Qui peut m'en assurer ? Cette incertitude fait certainement tout le sel de la situation, mais c'est surtout très humiliant. Humiliant : cela rend humble. Et si cela rend humble, cela rend capable d'une relation avec Dieu.


Du coup, je ne suis pas sûr que chercher à retrouver à tout prix un bonheur

indépendant soit la manière la plus chrétienne de réagir. Au contraire, on n'est vraiment chrétien qu'en reconnaissant cette faiblesse, parce que c'est cette faiblesse qui nous rend vraiment humains. C'est dans la faiblesse que je me trouve, c'est dans la dépendance que je deviens moi-même, parce qu'il faut cela pour casser la forteresse de l'orgueil. C'est étonnant, dans la Bible, Adam est incomplet tant qu'il est complet. Il est d'abord seul et entier, et Dieu dit que cela ne va pas, que ce n'est pas ce qu'il lui faut ; puis, dans son sommeil, Dieu enlève un morceau de lui (la fameuse côte, qui est en fait un bien plus mystérieux «côté»). À l'arrivée, Adam n'est plus seul, il a Eve avec lui ; mais il n'est plus complet non plus : Il lui manque un morceau de lui-même. Il ne se suffit plus, il n'est plus une île, parce que le bonheur est dans la relation, non dans l'indépendance. Et Adam, là-dedans, ce n'est pas seulement une figure masculine: c'est bien toute l'humanité qui, à sa suite, va chercher à se ruer sur quelqu'un qui pourra guérir la blessure de son côté, refermer cette plaie, apporter ce qui manque. «Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Genèse 2, 18), c'est Dieu qui le dit...

Être amoureux, c'est sentir qu'il manque quelque chose, qu'il manque un côté, qu'on ne peut pas se suffire, et



**Ce gars est fou,
il travaille
le dimanche,
il ne gagne pas
grand chose,
il a renoncé
à une famille,
mais
il est heureux.
Profondément.
Il est témoin
vivant
de l'Amour
de Dieu.**

 Eglise catholique
des Hauts de Seine

cela nous pousse vers quelqu'un dont on rêve qu'il pourra soigner notre blessure au côté. Mais cette blessure humiliante est en fait bien plus profonde : il ne suffit pas de se mettre en couple pour la guérir et pour être heureux, parce que cette ouverture en nous est une ouverture à l'infini. Notre capacité d'agir a des limites, elle est finie; mais notre capacité de recevoir, elle, est infinie : nous pouvons recevoir Dieu lui-même ! L'orgueil consiste justement à refuser l'infini, à se résigner au fini dont nous sommes capables. La blessure amoureuse vient nous rappeler cet appel vers l'infini, cette insuffisance profonde de nous-mêmes. Du coup, il serait illusoire de penser que la vie de couple va mettre fin à mon sentiment d'être incomplet, qui est souvent vécu avec angoisse. D'abord, ce n'est guère souhaitable : on n'abandonne pas une forteresse pour en reconstruire une autre, à deux. Le fantasme de l'indépendance, seul ou en couple, est une volonté de se protéger, alors que c'est par cette brèche que Dieu va pouvoir nous rejoindre. Au demeurant, cela tombe bien : la vie de couple ne guérit jamais complètement la blessure au côté. Tout

amour est fragile, incertain, et il unit des êtres qui peuvent s'aimer sans se connaître. La solitude n'est jamais tout à fait surmontée. Et quand la fusion se produit, il s'agit en général d'une fusion-acquisition, où c'est l'un des deux qui a avalé l'autre... Bien sûr, être amoureux et commencer une vie de couple n'est pas tout à fait sans lien, heureusement ! Mais le couple n'épuisera pas toute la valeur de cette expérience spirituelle étonnante, que je fais en tombant amoureux.

Alors, Dieu est amour ? Oui, et il ne l'est jamais tant que quand il nous dit que lui, qui n'a besoin de personne, veut avoir besoin de nous. Quand son être invulnérable devient vulnérable à son tour, quand sa totalité accepte d'être à son tour, quand sa totalité accepte d'être à son tour, comme Adam, blessée au côté. C'est du côté ouvert du Christ en croix que coulent pour nous, en continu, l'eau et le sang qui nous font vivre, si nous acceptons de venir toujours y puiser, acceptant de sans cesse avoir besoin de lui, acceptant de revenir à lui comme un torrent paradoxal qui se rue vers sa source.





Le troisième jour, il y eut des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples.

Peut-être vous demandez-vous comment cette longue méditation va finir. L'Évangile est pourtant très clair : cela va finir dans l'ivresse. C'est en effet ce qui, dans l'évangile de Jean, suit directement le récit de la vocation de Nathanaël :

Le troisième jour, il y eut des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples [Jean 2, 1].

Trois jours après la vocation de Nathanaël, voilà qu'il y a une noce chez lui, à Cana, à laquelle il assiste comme disciple de Jésus, mais aussi très probablement comme invité naturel. Cana est un village : difficile que le marié ou la mariée ne soient pas, d'une façon ou d'une autre, un peu de ses cousins. Peu importe, d'ailleurs, mais je veux seulement souligner que ce récit des noces de Cana est bien la suite de notre récit de vocation. Le changement de chapitre ne crée pas une rupture, d'autant que la division de la Bible en chapitres date du Moyen Âge. De ce mariage, on ne connaît pas les époux, mais Jean nous raconte un détail de la fête : comme le vin manque, à la demande pressante de sa mère, Jésus change l'eau contenue dans les jarres de purification en un excellent vin, qui fait l'étonnement des convives.

Que nous dit cette proximité entre ce récit de miracle et celui qui le précède ? Quelque chose d'essentiel sur la vocation de Nathanaël, sur toutes les vocations, quelque chose que nous aurions eu tort de manquer en fermant le livre à la fin du premier chapitre, comme si l'histoire de Nathanaël était terminée : les vocations conduisent à la joie. Cette joie abondante, excessive, presque indécente, que représentent les huit cents litres de vin que Jésus a su tirer des jarres d'eau, gratuitement, au-delà de toute nécessité pratique.

À vrai dire, je ne connais pas de meilleur critère de discernement d'une vocation que la joie.

J'emprunte souvent à un roman des années 1950, pour en parler, en particulier avec des jeunes, une expression que je trouve assez juste : la « ligne de joie ». Elle dit bien que cette joie n'est pas une disposition de caractère ni un état d'euphorie permanent. Je ne suis pas sûr qu'on pourrait trouver une vie chrétienne constamment guillerette, que ne traverserait jamais la détresse ni l'acédie ; je ne sais où on pourrait la trouver, mais ce ne serait certainement pas dans la vie des saints. La ligne de joie, c'est une manière d'être à sa juste place, là où la joie de Dieu peut nous traverser. Se savoir sur sa ligne de joie permet de passer les orages sans trop de casse, de pouvoir être à la fois profondément malheureux et troublé et, plus au fond, parfaitement paisible. Cette joie n'empêche pas de vivre les chagrins de la vie pleinement, de pleurer des larmes qui ne sont pas feintes sous prétexte que notre vie n'est qu'illusion. Mais tant qu'on ne quitte pas sa ligne de joie, ce chagrin n'est pas le plus fort.

J'ai souvenir d'une rencontre avec une jeune fille de

dix-neuf ans, qui s'interrogeait avec inquiétude sur sa vocation. Elle pensait, me dit-elle, qu'elle devait devenir religieuse, mais elle trouvait que Dieu n'était tout de même pas très explicite dans son appel, et cela l'angoissait assez profondément.

J'essaie donc de lui faire dire pourquoi elle se sent faite pour la vie religieuse : connaît-elle des sœurs dont l'exemple l'attire ? Éprouve-t-elle de l'enthousiasme quand elle entend parler de telle mission, de telle œuvre, de telle vie ? Rien de tout cela, m'assure-t-elle ; elle n'a jamais vu de religieuses de près, et ne ressent aucune envie de le faire. Mais puisque Jésus a donné sa vie pour nous, ajoute-t-elle, elle sent qu'il faut se montrer à la hauteur d'un tel don, et donner en retour tout ce qu'elle a. La vie religieuse, pour laquelle elle ne se sentait aucune attirance, lui paraissait donc le lieu adapté pour un tel contre-don sacrificiel. « Et donc, lui demandé-je malicieusement après m'être assuré qu'il n'y avait pas la moindre trace d'un appel au fond du cœur, parce que Jésus a donné sa vie pour nous, tu penses devoir gâcher la tienne pour essayer de lui faire plaisir ? »

La confusion est terrible, mais hélas fréquente : donner n'est pas détruire, se donner n'est pas se gâcher. Dieu nous a donné la vie, non pour nous voir y renoncer par héroïsme, mais pour que nous la vivions avec lui. Il y a mieux à faire que de la perdre : la vivre pleinement. Faire du Christ un manipulateur dont la tendresse exigerait en retour notre mutilation, c'est le défigurer atrocement. Elle s'en rend compte aussitôt, mais ne sait plus très bien quoi faire de l'élan de générosité qui l'animait. Il est tellement plus facile de prétendre mourir pour Dieu que de vivre avec lui.

La réponse, pourtant, était sous ses yeux. L'interrogeant encore, j'apprends qu'elle suit des études d'art. Apparemment, cela marche bien, et elle s'y passionne. Une chance, quand tant de jeunes de son âge cherchent encore ce qui les fera vibrer. N'est-ce pas justement ce qu'elle pourrait donner à Dieu ? N'est-ce pas là qu'elle pourra donner le meilleur d'elle-même ? Dieu lui a-t-il donné ce « talent » pour qu'elle l'enfouisse et le perde, ou pour qu'elle y reflète, à sa manière, la gloire de Christ ?

À cette perspective, son visage commence à s'ouvrir. Une ombre demeure pourtant : déjà bien engagée dans l'Église, elle ne sait pas comment progresser, comment devenir une meilleure chrétienne. Je lui lance, avec un sourire : « En faisant confiance, par exemple ? » À nouveau, elle fond en larmes. Pas de tristesse, mais parce qu'apparemment, j'avais touché juste. La joie se révélait : phis exigeante, au fond, que le sacrifice masochiste qu'elle avait d'abord envisagé. Parce qu'il s'agit, sans la maîtriser, sans pouvoir planifier sa vie, de la recevoir d'un Autre — car la joie, comme tout ce qui est vivant, ne peut que se recevoir.

Mais contrairement à ce qu'elle semblait croire, contrairement à ce que paraissent croire tant de gens, la





joie chrétienne n'est pas autre chose, ou le contraire, de ce que le monde appelle la joie. Il est bien sûr des manières chrétiennes d'en parler qui donnent le cafard. C'est pourtant comme le reste, au risque d'user votre patience: il n'y a pas deux joies. Le seul défaut des pécheurs, en général, c'est de ne pas l'accueillir suffisamment, d'en rester à la surface, de la chercher là où elle ne peut être que décevante.

Parce qu'il n'y a pas deux joies, je crois aux vertus de l'humour dans la vie spirituelle. Ce n'est pas de ma part, il me semble, de la démagogie de prédicateur, parce qu'il est toujours plus facile de faire rire une assemblée que de l'appeler à la conversion. Je crois même qu'il n'y a pas de vie spirituelle possible sans une forme d'humour — ce qui ne veut pas dire qu'il faille nécessairement savoir faire le pitre publiquement. Avoir de l'humour dans sa vie spirituelle, ce n'est pas refuser de prendre Dieu au sérieux, mais savoir que nul ne peut servir deux maîtres: il faut choisir, prendre Dieu au sérieux, ou se prendre au sérieux. Il faut avoir un peu d'humour sur soi-même pour ne pas prendre au sérieux nos drames comiques («Ce que je vis est insoutenable... » — Calme-toi, ce n'est qu'une porte qui claque) et pour regarder en face, sans complaisance et sans excès, notre péché, de nous regarder aussi, pécheurs, avec douceur. Il y a un démon qu'il ne faut pas prendre trop au sérieux, parce qu'il aime cela : l'orgueil. Il est difficile à chasser, parce que nos vertus même le renforcent : le jeûne peut le nourrir, la prière peut le faire grandir, et si nous faisons des miracles, pas de doute, il saurait même en profiter. Mais il n'aime pas l'humour, parce qu'il n'en a pas, parce qu'il aime qu'on le prenne au sérieux, et il n'aime même que cela. Il a de l'orgueil, le démon de l'orgueil. Alors se moquer de lui, c'est encore le seul moyen de le chasser.

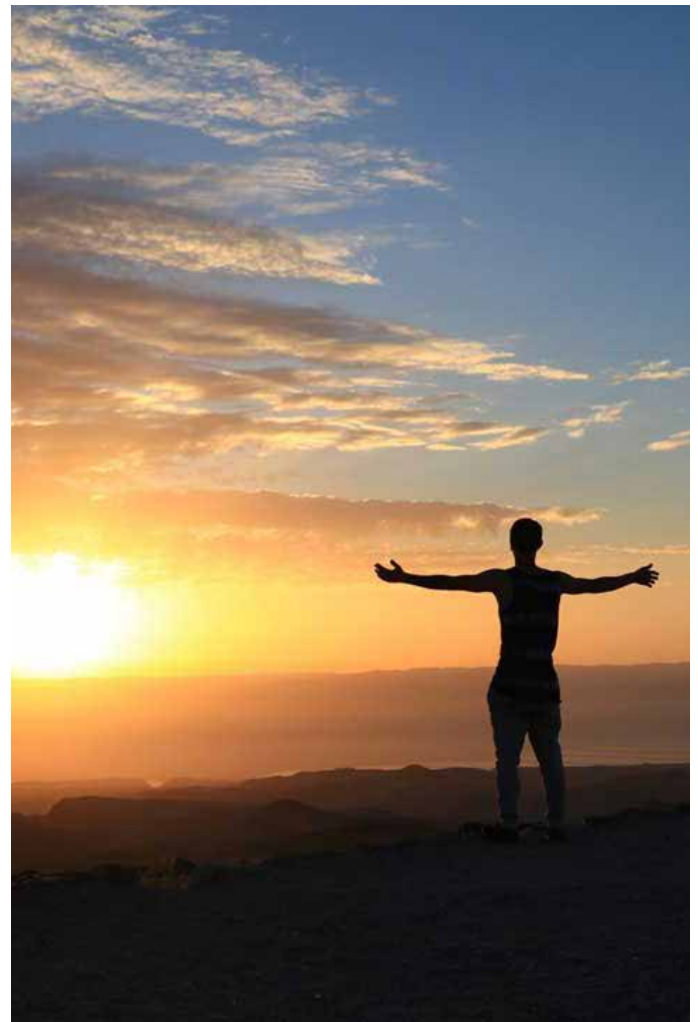
Je n'ignore pas qu'il y a un danger à ne vivre que dans l'humour et la dérision : il est difficile de descendre en profondeur ; on se plaît en surface, parce qu'on n'affronte rien et qu'on peut continuer à trouver que tout est drôle. Il y a une manière de rire qui ne permet pas de vivre pleinement. Sans doute parce que c'est un rire qui se prend trop au sérieux, qui ne laisse pas de place au reste; un rire qui est trop lourd. Au contraire, ce que devrait nous apporter la joie, c'est un peu de légèreté. Dans l'humour, dans la vie.

Un soir, lors de mon noviciat, nous étions à la chapelle, avec mes frères novices, pour l'office de complies, la dernière prière du jour, que nous disions entre nous, avec d'ailleurs beaucoup d'application. Mais ce soir-là, pour une raison futile sans doute, probablement une faute dans la psalmodie suivie d'une mimique amusante, un frère se prit à rire, bientôt imité par tous les autres. Nous nous efforçons de reprendre notre sérieux, mais il suffit que l'un maîtrise à grand-peine son fou rire pour que son voisin, en pouffant de son côté, ruine bientôt tout son labeur. Après quelques minutes d'incontrôlable hilarité, nous convenons de nous séparer sans achever l'office, manifestation hors de notre portée. Le lendemain, quand l'affaire parvient aux oreilles du père-maître, nous ne sommes pas particulièrement fiers. Mais un frère plus âgé

me glisse qu'il y a, dans la tradition de notre ordre, une histoire semblable.

Au XIII^e siècle, alors que l'ordre dominicain vient de naître, le Maître de l'ordre, Jourdain de Saxe, est en voyage avec un groupe de novices. Alors qu'ils prient, eux aussi, l'office de complies, un fou rire gagne les jeunes gens (il faut croire que les complies ont fréquemment cet effet-là sur les novices); les gestes agacés d'un autre frère, s'efforçant d'y mettre fin, n'ont d'autre résultat que de faire redoubler leur hilarité. Le Maître de l'ordre finit par intervenir pour réprimander, non les novices, mais ce frère qui veut les faire taire. Se tournant vers les novices, il leur dit au contraire : Vous avez bien raison de rire ! Riez, parce que vous êtes assez à l'aise pour vous sentir chez vous dans la maison de Dieu ! Riez, parce que vous aimez assez pour ensemble vous amuser d'un rien ! Riez, parce que vous avez en vous cette légèreté joyeuse qui doit porter les ailes des anges au paradis ! Riez, parce que vous (tes sauvés ! Riez, parce que le Royaume de Dieu est tout proche de vous !

*Tiré de « Quand tu étais sous le figuier »
Propos intempestifs sur la vie chrétienne –
Adrien Candiard,
Le Caire, le 24 août 2016,
en la fête de saint Barthélemy, cet apôtre méconnu que la
tradition de l'Église identifie depuis longtemps au Nathanaël
de l'évangile...*





Jésus abandonné de tous

Nous voyons souvent dans les évangiles Jésus rechercher la solitude. Il enseigne et guérit inlassablement les foules mais tôt le matin il s'en va « dans un lieu désert » pour prier; au point que ses disciples s'en émeuvent. En réalité les grands moments de la vie de Jésus sont précédés et préparés par un moment de solitude. C'est le cas pour les tentations au désert où Jésus affronte Satan et qui sont comme la porte d'entrée à sa vie publique. C'est encore le cas pour la Transfiguration. C'est au moment où il commence à leur annoncer sa Passion que Jésus prend à part trois de ses disciples pour les faire bénéficier de sa lumière. Et les évangélistes notent qu'après la chaude présence de Moïse et d'Élie qui fait divaguer Matthieu, Jésus reste seul. C'est enfin le cas au jardin des Oliviers, où il s'écarte de tous pour une dernière et ardente prière.

Cette solitude est toujours une solitude habitée. Jésus y recherche la proximité de celui qu'il appelle son Père. Les évangiles résonnent d'ailleurs de cette présence solidaire et aimante du Père auprès de son Fils. Mais il est un moment tout à fait particulier de la vie de Jésus où celui-ci affronte une intolérable et exceptionnelle solitude. Il s'agit de cet instant où, crucifié, il s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

On a beau faire valoir qu'ils'agit là d'une citation du Psaume 22 — qui s'applique parfaitement à la situation — le cri proféré sonne comme l'expression d'une immense et inexplicable souffrance. Jésus ressent dans sa chair et dans son âme l'absence du Père. Dieu Trinité s'efface. La dérélition s'installe. Le Fils de l'homme s'approche de la mort avec cette expérience très humaine du silence de Dieu. Il s'en étonne et adresse à celui qu'il n'appelle plus son Père mais « mon Dieu », une question angoissée où perce un reproche.

C'est dans cet instant que Jésus rejoint nos solitudes les plus profondes, celles qui font de chacun de nous des athées militants. Et c'est tout cela qu'il assume et transfigure. Avec lui, nous ne sommes plus jamais seuls.

J.-P. Rosa



Job, de l'isolement à la vie retrouvée



Sébastien-Jean Cros,
moine de l'abbaye bénédictine d'En Calcat (81).

*Se croyant abandonné de Dieu, ayant contre lui bien seul l Mais les maux dont il souffre sont-ils de sa solitude ?
Relisons le livre de Job.*

Parler du Livre de Job dans le cadre d'un dossier sur la solitude semble hors sujet. Job n'est jamais seul. Sa femme, ses trois amis, Élihou et enfin le Seigneur lui-même sont tour à tour ses interlocuteurs. Job n'est donc pas un monologue. Mais Job ressent toutefois une certaine solitude : « Puisque cela n'est pas, je suis seul avec moi » (Jb 9, 35b dans la version de la T.O.B. 2004).

Seul contre tous

Job se plaint ici qu'il n'y a pas d'arbitre impartial entre lui et Dieu (cf. Jb 9,33). En effet, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même prenne part à la discussion, tous accusent Job, tous font figure de « Satan » tout autant que le personnage ainsi nommé qui apparaît dans les deux premiers chapitres du livre (Satan signifiant en hébreu adversaire, accusateur).

Or Job a le mérite de clamer son innocence. En toute conscience, il peut dire qu'il n'a rien fait qui mérite un tel sort. Les amis de Job sont contre lui. C'est en cela que réside la

solitude de Job. Il est seul contre tous. Ce long débat entre Job et ses « amis détracteurs » prend donc fin avec l'intervention de Dieu. Celui-ci ne répond pas au problème posé. Il se contente de décrire la

grandeur et la beauté des mystères de sa Création (chapitres 38 à 40). Déjà amorcée par l'éloge de la Sagesse du chapitre 28 et par la fin du quatrième discours d'Élihou (Jb 36,22 à 37,24), cette invitation à contempler le mystère de Dieu à travers son œuvre ne donne aucune réponse au « pourquoi du mal ». Mais elle réoriente le débat en arguant que l'être humain doit rester à sa place au sein de la Création dont il ne peut résoudre toutes les énigmes ; car malgré le mal qui y est présent, la Création est belle : « Songe à célébrer son œuvre due chantent les hommes. Tous les humains la contemplant, de loin le mortel la distingue » (Jb 36,24-25). Versets importants à l'heure où le transhumanisme entend corriger les aléas et les imperfections de la nature !

Notre lot commun

Suite à cette intervention divine, Job reconnaît humblement son impuissance à maîtriser totalement sa vie, malgré sa grande sagesse et sa profonde piété. Mais le Seigneur désavoue aussi les amis de Job

: « Vous n'avez pas parlé de moi avec droiture comme l'a fait mon serviteur Job » (Jb 42,7). L'état de finitude et les maux qui s'y rattachent ne sont pas signes de culpabilité, ce n'est pas là un châtement

Job ne vivait pas. Il restait à l'écart, offrant des sacrifices pour des péchés imaginaires...





divin. Attribuer à un Dieu vengeur et courroucé la responsabilité des malheurs qui accablent un individu, c'est mal parler de Dieu. La déchéance, la vieillesse, la maladie, etc. sont le lot commun de toute créature. Job qui, de par ses nombreux sacrifices et sa vie intègre, croyait pouvoir y échapper, vivait déjà dans une forme de solitude. Certes, si en Jb 2,10, il dit accepter de Dieu le malheur comme le bonheur, les poèmes qu'il prononce par la suite expriment clairement le sentiment d'injustice qu'il ressent de par sa situation.

Car en fait, Job vivait dans l'isolement dès le début du livre. Ses enfants s'invitent mutuellement pour festoyer alors que lui, il offre des sacrifices pour le cas (!?) où ils auraient péché intérieurement (Jb 1, 4-5). Job se comporte tel un hypocondriaque, ayant peur de ce qui pourrait arriver. Ce n'est qu'à la fin du livre, en Jb 42,11, qu'on le voit manger avec ses proches. Et enfin on le plaint ! Enfin on le console !

Sans rien perdre de sa piété ni de sa générosité («Le Seigneur rétablit les affaires de Job tandis qu'il était en intercession pour son prochain », Jb 42,10), Job a donc évolué. Il accepte d'être vulnérable malgré sa sagesse et ses bonnes œuvres. Et en acceptant cette vulnérabilité commune à toutes les créatures, Job n'est plus seul. Il peut profiter de la vie avec sa famille et ses amis.

Sortir de son pieux isolement

La solitude de Job est donc une solitude intérieure due à la peur. Job ne vivait pas. Il restait à l'écart, offrant des sacrifices pour des péchés imaginaires. Or, vivre, c'est accepter d'être vulnérable. Refuser de vivre donne l'impression de ne courir aucun risque, mais ce n'est là qu'une impression. Le pieux isolement de Job ne l'a pas mis à l'abri des malheurs.

En fin de compte, le Livre de Job dénonce un certain pharisaïsme qui pousse à l'isolement : être religieusement irréprochable pour échapper aux malheurs. Mais aucune prière, aucune neuvaine, aucune œuvre de piété, aucune médaille — même celle de saint Benoît, bénie ou non — n'est une garantie vraiment efficace contre le malheur. Une hygiène de vie irréprochable n'assure pas infailliblement une bonne santé — même si elle y contribue. Pareillement, une vie pieuse ne préserve pas des mauvaises surprises de la vie. C'est l'amour et non la peur qui doit motiver toute pratique religieuse.

Il reste cependant que le spectacle de la nature est magnifique et que la vie est un cadeau précieux. En profiter, c'est remercier Dieu, qui en est le Créateur et le donateur, de la plus belle manière qui soit, et c'est en même temps adopter la meilleure attitude face au mal. Tel est, à mon sens, le principal enseignement de Job.

*Extrait du « les cahiers croire »
La solitude amie ou ennemie?*

LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénérés localement. Les chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire.

Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leurs souvenirs et raviver leurs vénération par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification.

Dans ces deux pages, nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Église dans le courant du mois.

Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Église et « les a fait porter sur les autels ».

Le Missel de l'Ordre de Malte indique : « Depuis son origine l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Église. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



SAINT NICAISE DE BURGO MEMORIAL: LE 1^{ER} JUILLET



Saint Nicaise, membre de la famille Kameti (plus connue sous le nom de Burgo par la suite), est né en Sicile, au XIII^e siècle. Contemporain sans doute du bienheureux Gerland, il devient un chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem et défend la ville de Saint-Jean-d'Acree assiégée.

Après la capitulation de la ville en 1187, il est fait prisonnier au même titre que de nombreux chevaliers dont son frère Ferrandino.

Il est vénéré comme l'un des chevaliers martyrs de l'Ordre et cette vénération est toute particulière à Palerme, ainsi qu'à Malte où il est représenté dans la cathédrale Saint-Jean de La Valette.

PRIÈRE À SAINT NICAISE

Seigneur, tu nous donnes la joie de commémorer le martyr de saint Nicaise de Burgo qui, par son sacrifice, sa foi et ses prières, donna l'exemple à suivre à ses compagnons de captivité. Donne-nous à notre tour d'ouvrir notre cœur en sacrifice à tous ceux, pauvres et malades, que nous avons à servir pour le bien de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem.

Nous te demandons, par Jésus-Christ, ton fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit pour les siècles des siècles. Amen.



BIENHEUREUX ADRIEN FORTESCUE MEMORIAL: LE 9 JUILLET



Adrien, fils de Sir John Fortescue de Punsborne, est né en 1476 dans le Hertfordshire, en Angleterre. Proche du roi Henri VIII dont il jouit des faveurs, il est fait chevalier du Bain en 1503 avant d'être reçu dans l'Ordre en 1532. Cousin d'Anne Boleyn, il assiste en 1533 à son sacre de reine. Sa vie politique et militaire se double d'une vie familiale aimante et d'une grande piété comme en atteste son livre d'heures, toujours conservé par ses descendants et dans lequel figurent, écrites de sa propre main, des maximes spirituelles. Il devient tertiaire dominicain à Oxford en 1533.

Prudent envers la conduite et la politique religieuse déplorables d'Henri VIII, Adrien est arrêté une première fois en 1534, puis relâché. Cinq ans plus tard, il est à nouveau arrêté et condamné avec plusieurs autres personnes, sans procès, pour « haute trahison ». Henri VIII éliminait ainsi une partie de ceux qui s'opposaient à lui. Adrien Fortescue est décapité le 9 juillet 1539 sur la colline de la Tour de Londres en compagnie du vénérable Thomas Dingley, également membre de l'Ordre. L'Ordre encourage sa dévotion dès le XVII^e siècle. Léon XIII confirma sa béatification populaire par décret en date du 13 mai 1895.

PRIÈRE AU BIENHEUREUX ADRIEN FORTESCUE

Nous célébrons, Dieu tout-puissant, la naissance au ciel du bienheureux Adrien, ton martyr ; donne-nous, par son intercession, d'être affermis dans l'amour de ton nom, et de nous attacher fidèlement à ta sainte Eglise jusqu'à la mort. Par Jésus-Christ...



BIENHEUREUX DAVID GUNSTON **MEMORIAL: LE 12 JUILLET**



Sir David Gunston était membre d'une famille anglaise qui avait sacrifié plusieurs générations à la marine du royaume britannique. Il fut reçu dans l'Ordre le 20 octobre 1533 et servit sur les navires de l'Ordre en Méditerranée jusqu'en 1540 avant de regagner l'Angleterre. Le roi Henri VIII, par une loi du Parlement promulguée le 10 mai 1540, avait mis fin à l'existence des structures de l'Ordre dans son royaume. Dès son retour en Angleterre, David Gunston fut emprisonné dans la Tour de Londres en 1540 et condamné à mort par décret du Parlement en 1541 pour avoir nié l'autorité du roi dans les choses spirituelles. Il fut écartelé, puis pendu, le 12 juillet 1541 à Southwark. Le 15 décembre 1929, il fut déclaré bienheureux par le pape Pie XI.

PRIÈRE AU BIENHEUREUX DAVID GUNSTON

Seigneur, qui as fait du bienheureux David un fervent défenseur de la foi catholique, dont le sang de martyr a été versé pour la gloire de notre Ordre, accorde qu'il nous aide à défendre l'unité de notre Sainte Église. Nous te le demandons par Jésus-Christ, ton fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi et le Saint-Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.

(À partir de: Le Missel avec des lectures de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte, Londres, 1997.)



SAINTE TOSCANA **MEMORIAL: LE 14 JUILLET**



Sainte Toscana est née à Zevio, près de Vérone (Italie), vers 1280.

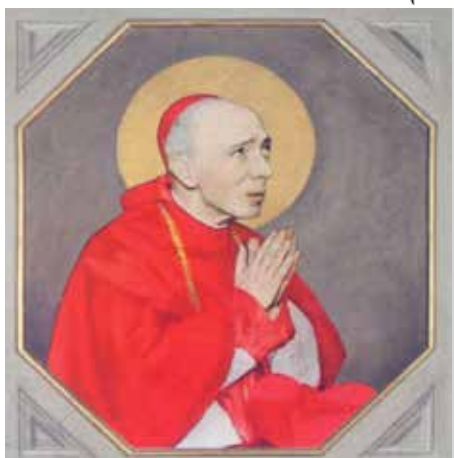
Dès sa plus tendre enfance, elle se dévoue au service des plus pauvres. Elle épouse un gentilhomme de Vérone, Albert Canoculi, et développe avec lui un travail de proximité à l'adresse des plus démunis de la ville. Après le décès de son époux, elle vend toutes ses possessions et rentre dans l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem en tant que religieuse. Elle consacre alors sa vie à la prière, au soin des malades et au service des pauvres. Elle est rappelée à Dieu dans la soixantaine le 14 juillet 1343 ou 1344.

PRIÈRE À SAINTE TOSCANA

Seigneur, toi qui as épargné ta servante Toscana des turbulences de ce monde, en lui permettant de faire de sa vie l'instrument de charité et d'amour qu'elle développa auprès des pauvres et des malades au sein de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, accorde-nous la grâce de te servir à son exemple, et d'être plus proches de toi, par notre foi et notre action auprès des plus faibles et des plus fragiles. Nous te le demandons par Jésus-Christ, ton fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit pour les siècles des siècles. Amen.
(Texte inspiré du Missel de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte).



BIENHEUREUX ALFRED ILDEFONSE SCHUSTER **MEMORIAL: LE 30 JUILLET**



Alfred Ildefonse Schuster est né à Rome le 18 janvier 1880. Orphelin de père jeune, il fait ses études chez les bénédictins de Saint-Paul-hors-les-Murs et y découvre sa vocation. À vingt ans, il prononce ses vœux monastiques. En 1904, après des études supérieures, il est ordonné prêtre. Dans les années qui suivent, il occupe différentes fonctions dans la congrégation : procureur général, prieur claustral, abbé ordinaire. Il poursuit en parallèle sa spécialisation en liturgie catholique. En juin puis en juillet 1929, Pie XI le nomme archevêque de Milan et le crée cardinal. La tâche est délicate d'autant que les temps sont mouvementés pour l'Italie. Prenant modèle sur son illustre prédécesseur, saint Charles Borromée, il visite à plusieurs reprises son diocèse, réforme les séminaires, organise des synodes diocésains, etc. En avril 1933, il est nommé bailli grand'croix de l'Ordre.

Dès 1938, il condamne fermement les lois raciales fascistes. Lors de la chute de Mussolini, il lui propose de se rendre aux Alliés, sous sa protection, en vain. Âgé et malade, le cardinal Schuster se retire les derniers mois de sa vie au séminaire de Venegono, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Milan, où il est mort le 30 août 1954. Son procès

en béatification est ouvert dès 1957 par son successeur, Mgr Montini, futur Paul VI. Il a été béatifié le 12 mai 1996. Son corps, non corrompu, est exposé à la cathédrale de Milan.

PRIÈRE AU BIENHEUREUX ALFRED ILDEFONSE SCHUSTER

Seigneur notre Dieu, tu as donné au bienheureux Alfred Ildefonse d'illustrer ton Église par sa foi et l'application des bonnes œuvres et d'édifier son peuple par la pratique des vertus d'un bon pasteur. Accorde-nous à son exemple de marcher dans la voie de l'Évangile pour parvenir à ton Royaume. Par Jésus-Christ...



SAINTE TOSCANA RELIGIEUSE DE NOTRE ORDRE

MÉMOIRE OBLIGATOIRE

Toscana naquit près de Vérone vers l'année 1280. Elle fut donnée en mariage à un citoyen de Vérone, Albert Canoculi. Avec son mari, elle exerça une éminente charité envers les pauvres. Devenue veuve, elle vendit tous ses biens et consacra sa vie au culte divin dans l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem. Elle ne cessa jamais de prier Dieu et de soigner les malades. Elle mourut le 14 juillet 1343 ou 1344.

ANTIENNE D'OUVERTURE *CF. PS 14, 1-2*

Voici la femme pleine de sagesse
qui sut édifier sa maison
et, dans le respect du Seigneur,
suivre le droit chemin.

PRIÈRE

Seigneur, tu as gardé intacte,
parmi les troubles de ce monde,
sainte Toscana, ta servante,
en l'état de mariage et en celui de veuve ;
et tu l'as remplie dans notre Ordre,
d'une admirable charité envers les pauvres.
Accorde-nous de te suivre comme elle avec sincérité,
afin de te plaire par notre foi et toute notre vie.
Par Jésus-Christ.

PREMIÈRE LECTURE

LA FEMME QUI CRAINT LE SEIGNEUR EST DIGNE DE LOUANGE.

LECTURE DU LIVRE DES PROVERBES (31, 10-13. 19-20. 30-31)

10 La femme vaillante, qui donc peut la trouver ?
Elle est infiniment plus précieuse que les perles.

11 Son mari peut avoir confiance en elle,
au lieu de lui coûter, elle l'enrichira.

12 Tous les jours de sa vie,
elle lui épargne le malheur
et lui donne le bonheur.

13 Elle a fait provision de laine et de lin,
et ses mains travaillent avec entrain.

19 Sa main saisit la quenouille,
ses doigts dirigent le fuseau.

20 Ses doigts s'ouvrent en faveur du pauvre,
elle tend la main au malheureux.

30 Décevante est la grâce, et vaine la beauté ;
la femme qui craint le Seigneur
est seule digne de louange.

31 Reconnaissez les fruits de son travail :
sur la place publique,
on fera l'éloge de son activité.



PS 130 (131), 1. 2. 3

Garde mon âme dans la paix
près de toi, mon Dieu.

1- Seigneur, je n'ai pas le cœur fier
ni le regard ambitieux ;
Je ne poursuis ni grands desseins
ni merveilles qui me dépassent.

2- Non, mais je tiens mon âme
égale et silencieuse ;
mon âme est en moi comme un enfant,
comme un petit enfant contre sa mère.

3- Attends le Seigneur, Israël,
maintenant et à jamais.

ALLÉLUIA : HEUREUX CEUX QUI ENTENDENT LA PAROLE DE DIEU ET QUI LA GARDENT.

ALLÉLUIA.

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MATTHIEU 12,46-50 QUI EST MA MÈRE ?

46 Comme Jésus parlait encore aux foules,
voici que sa mère et ses frères
se tenaient au-dehors,
cherchant à lui parler.

47 Quelqu'un lui dit :
« Ta mère et tes frères
sont là, dehors, qui cherchent à te parler. »

48 Jésus répondit à cet homme :
« Qui est ma mère,
et qui sont mes frères ? »

49 Puis, étendant la main vers ses disciples, il dit :
« Voici ma mère et mes frères.

50 celui qui fait la volonté de mon Père
qui est aux cieux, celui-là est pour moi
un frère, une sœur, une mère. »

PRIÈRE SUR LES OFFRANDES

Accueille, Seigneur, avec bienveillance
le sacrifice que nous présentons
pour te rendre honneur et louange
en faisant mémoire de sainte Toscana
et relève ta famille des liens du péché.
Par Jésus.

PRÉFACE DES SAINTS ET SAINTES, VIERGES ET RELIGIEUX, P. 166

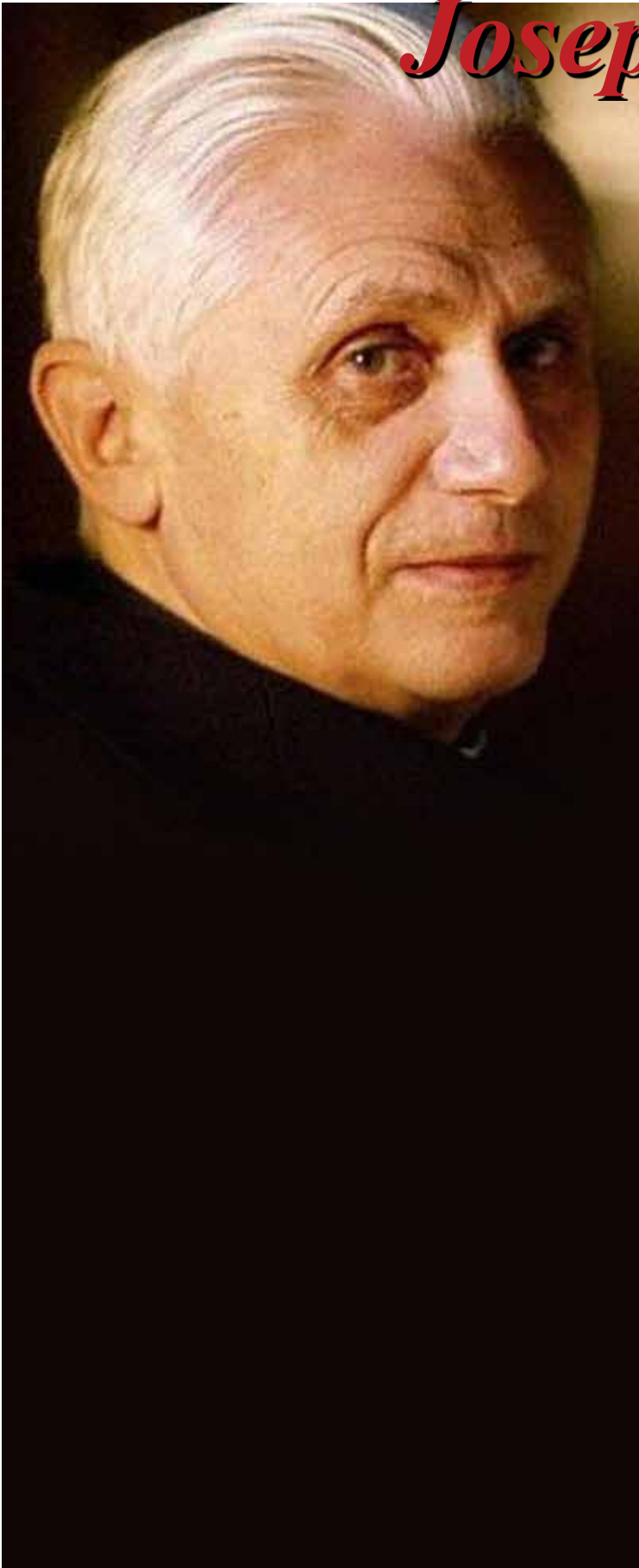
ANTIENNE DE LA COMMUNION *MT 12, 50*

« Celui qui fait la volonté de mon Père
qui est aux cieux, dit le Seigneur,
celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère. »

PRIÈRE APRÈS LA COMMUNION

Après avoir participé à la table du ciel,
nous implorons ta bonté, Seigneur,
puisque nous célébrons avec ferveur
la mémoire de sainte Toscana,
par son intercession délivre-nous de tout mal.
Par Jésus.

1997. Rencontre avec Joseph Ratzinger



MICHEL COOL *CONVERSION AU SILENCE*

Itinéraire spirituel d'un journaliste

Un journaliste catholique, élevé dans un milieu modeste du Nord, avoue ce qui lui est arrivé dans l'ordre de la foi et de la rencontre illuminative de la présence divine. Ce qui le fait avancer, en toutes ses activités, c'est le rayonnement secret du silence divin dans sa vie. Depuis son expérience spirituelle de Scourmont en Belgique, l'évidence de la présence de Dieu dans sa vie le poursuit avec bonheur et lui donne un recul serein sur tout ce qui lui arrive et qui est tout sauf banal. On n'est plus ici dans la question du sens, mais dans celle de la présence bienveillante et constante de Dieu à l'homme. Un livre pour les actifs, les survoltés, les déboussolés spirituels, qui se fuient ou fuient Celui qui ne cesse de les accompagner et veut les rencontrer en leur intimité.

Michel Cool, né en 1956, est journaliste de presse écrite, radio et télévisée. Il est actuellement rédacteur en chef de l'hebdomadaire « La Vie » et chroniqueur littéraire du « Jour du Seigneur » sur France 2. Il a collaboré pendant plusieurs années à France Culture. Il est l'auteur d'une dizaine de livres, dont « Pour un capitalisme au service de l'homme » (Albin Michel, 2009) et « Messagers du silence » (Albin Michel, 2008).



L'un des joies de mon métier est d'approcher des acteurs importants de l'actualité. Cette faveur, car c'en est une, a pu faire dire que le journaliste était un historien du présent, un témoin de « l'histoire en train de se faire ». Comme journaliste spécialiste de l'actualité religieuse en France et dans le monde pendant une vingtaine d'années au moins, j'ai eu deux grands privilèges : rencontrer des personnalités spirituelles exceptionnelles et pouvoir m'exercer avec elles à la pratique journalistique que je préfère, celle de l'interview. Mon plus grand regret restera de n'avoir pu obtenir un entretien avec le pape Jean-Paul II. À vrai dire, si elle a pu effleurer mon esprit, comme celui de beaucoup de mes collègues, cette idée n'était pas du tout réalisable à cette époque. Elle se brisait sur le mur d'une tradition instaurée par le Vatican interdisant au souverain pontife d'accorder des interviews à la presse. Même un pape aussi accessible et médiatique que Karol Wojtyła se soumit à cette règle, hormis quelques brèves déclarations faites devant des caméras de télévision et les échanges qu'il avait à chacun de ses voyages, avec les journalistes qui l'accompagnaient dans son avion. J'eus personnellement la chance de l'approcher de près deux fois. La rencontre la plus mémorable a été immortalisée par une photo qui trône dans la chambre de ma mère. Je suis en train de lui serrer la main et de me présenter. J'étais alors chef du service actualité de l'hebdomadaire Pèlerin. J'étais venu à Rome avec une délégation de l'association professionnelle des journalistes de l'information religieuse (AJIR) dont j'étais alors vice-président. Le pape nous fit un petit discours où il compara audacieusement la transparence de la communication de l'Église catholique à la « maison de verre » théorisée par le sociologue canadien des médias Marshall Mac Luhan ! Après cette envolée surréaliste, le pape tint à nous saluer individuellement. Le cœur battant, j'osai retenir sa main ferme et chaude et lui poser cette question un peu saugrenue sans doute : « Saint Père viendrez-vous un jour visiter vos compatriotes polonais qui vivent nombreux dans le bassin houiller du Pas-de-Calais ? » Me regardant droit dans les yeux, avec un brin de surprise et de malice dans les siens, il me répondit : « Ah oui !... Hénin-Liétard... Si Dieu le veut, j'aimerais bien... » Le regardant, éloigner, je ne pouvais qu'admirer l'extraordinaire présence d'esprit de cet homme dévoré par une tâche écrasante : dans son immense paroisse aux dimensions du monde, il se souvenait de l'existence d'une cité minière du nord de la France, au nom étrange d'Hénin-Liétard, rebaptisée en 1971, Hénin-Beaumont. Deux images de Jean-Paul II m'habitent depuis qu'il a rejoint le silence du ciel : son regard transperçant de bonté et son corps tout entier transformé en « bloc de prière », selon l'expression d'André Frossard.

Si, comme je le crois, Dieu est partout, des hommes et des femmes ont été choisis par Lui pour révéler

son invisible présence et sa participation silencieuse à l'aventure humaine. Qu'ils soient puissants ou misérables, riches ou pauvres, célèbres ou anonymes comme la plupart des personnes que j'ai croisées sur mon chemin et qui ont laissé derrière elles un je-ne-sais-quoi de parfum surnaturel qui imprègne encore mes souvenirs, ils ont toujours dans leurs yeux une parcelle de ce regard divin où se laisse entrevoir quelque chose de la joie céleste promise. Des reflets du Royaume se sont mystérieusement immiscés dans leur façon de parler, de sourire, de se taire et pour dire plus bonnement dans leur façon d'être. Ils sont des témoins visibles, des signes palpables et olfactifs que le mystère de l'Incarnation n'est ni une vue de l'esprit ni une abstraction théologique, mais une réalité bien concrète et vivante de l'avènement du Royaume de Dieu ici et maintenant. Le vibrant témoignage de la présence silencieuse de Dieu parmi nous que constituent leur vie, leur personnalité et leur œuvre, m'impressionne beaucoup plus que les fonctions qu'ils occupent et les titres qu'ils portent dans la société. Les ors du pouvoir, le prestige de l'autorité, la sacralisation du vedettariat n'empêchent pas que des cœur-à-cœur puissent éclore sous les lambris d'un bureau ministériel ou les tentures d'un palais du Vatican. Ce qui me remplit à la fois de trac et de joie, c'est d'aller découvrir, sans voyeurisme, effronterie ou insolence de ma part, cette autre rive que représente l'interlocuteur ou l'interlocutrice que j'ai en face de moi. Quand la crainte me quitte, c'est que l'autre rive m'a accueilli. Quand la joie m'inonde, c'est que la confiance a fini par relier nos deux rives.

En 1997, j'étais alors journaliste indépendant et je collaborais à diverses publications, dont L'Express. Alors rédacteur en chef de l'hebdomadaire cofondé par Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud, Christophe Barbier fut séduit par ma proposition de publier une grande interview du cardinal Joseph Ratzinger. L'occasion en était la publication d'un livre d'entretiens par celui qui était à ce moment-là le puissant et redouté préfet de la Congrégation romaine de la doctrine de la foi. L'ouvrage s'intitule « Le Sel de la terre ». C'est l'un des livres-clés, sinon le sésame, pour entrer le plus loin possible dans la pensée et la personnalité complexes de cet éminent théologien allemand, devenu en 1981, le principal collaborateur de Jean-Paul II. Ce livre est, paraît-il, pour Joseph Ratzinger, celui qui résume le mieux sa pensée et sa démarche. Comment ai-je remporté la faveur du cardinal dont je devinais qu'il était sollicité par d'autres médias et journalistes français mieux en place que moi ? Sans doute grâce à la forte notoriété de L'Express et aussi à l'entregent efficace de l'éditeur français du cardinal. J'étais entré en contact par fax avec son secrétariat. C'est par fax que me furent fixées la date et l'heure de mon rendez-vous à Rome avec le cardinal Ratzinger.



J'étais dévoré par le trac ! L'Express m'avait réservé une chambre dans un des hôtels luxueux de la capitale italienne. Que c'est triste le luxe quand on en profite seul ! Que c'est vain le confort quand on passe une nuit blanche à réviser ses questions, à s'angoisser à l'idée de ne pas être à la hauteur de son illustre interlocuteur du lendemain. Après une brève attente qui me parut interminable dans une antichambre du palais de l'ex-Saint-Office, une porte s'ouvrit sur un homme en soutane noire liserée de rouge, à la chevelure blanche et abondante, et dégageant un charme personnel fait d'élégance et de modestie naturelles. Une poignée de main furtive, un beau regard accueillant mais comme taraudé par une sourde inquiétude, m'indiquèrent que le cardinal Ratzinger était un timide. Notre entretien formel dura une bonne heure. Dès que j'enclenchai le magnétophone, la belle machine intellectuelle du théologien se déploya avec une aisance impressionnante. Joseph Ratzinger, qui parle admirablement français, aime visiblement être confronté au roulement des questions. Il en avait pris connaissance à l'avance, mais j'appréciai les facilités et les plaisirs intellectuels qu'il manifestait aussi en acceptant de répondre à mes questions improvisées. La dialectique de l'interview, comme celle aussi du débat contradictoire qu'il affectionne, lui permet, semble-t-il, de toujours peaufiner sa pensée, de chercher à la rendre plus claire, plus simple, plus percutante à l'écoute. Sur tous les sujets « chauds » abordés - crise lefebvriste, affaire Gaillot, théologie de la libération en Amérique latine, dialogue interreligieux et laïcité —, il révéla un esprit de synthèse et une force d'argumentation qui sont, pour moi, les griffes reconnaissables d'un grand penseur. Dans un passage de cette interview que l'Express republia, huit ans plus tard en avril 2005, Joseph Ratzinger devenant Benoît XVI, il évoquait les trois missions essentielles que devrait remplir selon lui le successeur de Jean-Paul II : « D'abord, veiller à l'unité des catholiques dans l'Église et dans le monde. Ensuite, promouvoir le dialogue entre le christianisme et les autres religions : le pape sera toujours l'artisan de l'œcuménisme, car il dispose d'une autorité mondiale que n'a aucun autre responsable religieux ou organisme religieux. Enfin, être la voix de l'éthique et de la religion dans un monde dominé par la science et la technique. Demain, dans un environnement anonyme et bureaucratique, on aura grand besoin d'une institution à visage humain, d'un pape qui nous rappelle les fondements spirituels de notre vie. » Les grandes priorités du futur pape étaient résumées là en quelques phrases. Et de façon prémonitoire. Après l'entretien proprement dit, je bavardai quelques instants avec le cardinal. Il paraissait nettement plus détendu qu'au début de notre rencontre. Moi aussi, probablement. Je l'entends encore me dire, tandis qu'il me raccompagnait doucement vers la sortie : « J'ai hâte que le Saint-Père m'autorise à prendre ma retraite pour retourner à Munich et y poursuivre mon travail théologique. Je suis "un rat de bibliothèque" et j'apprécie peu les grands rassemblements et les spotlights médiatiques ! » Le jour



de son élection à la papauté, le 19 avril 2005, je repensai inévitablement à la confiance de celui qui allait devoir maintenant faire entendre sa voix frêle et fragile, dans un monde furieusement agité et bruyant.

Cette rencontre m'a marqué. Avec Joseph Ratzinger, je me suis senti en présence d'un personnage qui «porte en lui le grand silence de sa maison », comme écrit Antoine de Saint-Exupéry. Un silence pétri d'heures d'études, d'écriture, de méditation, de lecture, de piano, de conversations muettes avec ses chats, de promenades contemplatives en solitaire, de retraites dans des cloîtres, de messes célébrées dans la beauté des liturgies baroques de son enfance, de fervente piété familiale et d'écoute de son cher Mozart. Joseph Ratzinger est un peu le silence en personne. Pour cela, et aussi pour certains aspects discutables de son style et de sa pensée, sa personnalité détonne dans le paysage de notre époque : car nos sociétés semblent dépassées par leurs prouesses techniques et aliénées par leurs effets ravageurs ; le bruit, la vitesse, le stress... Lui, le pape Ratzinger apparaît très loin de tout ce tumulte, il semble ailleurs comme enfermé dans une bulle. Et si on se trompait ? Peut-être dira-t-on, bien après nous, que la discrétion et l'effacement de ce pape théologien furent autant que les mots de ses livres et de ses discours, des actes de présence signifiants dans un monde tapageur ayant tragiquement perdu le sens du silence et le temps de la réflexion et de la contemplation.

Un autre homme d'Église m'a laissé un souvenir lumineux : le cardinal archevêque émérite de Milan, Carlo Maria Martini. Je l'avais interviewé en 1988 pour **la Vie** sur le thème de l'avenir du christianisme en Europe. Exégète et penseur spirituel éminent, il présidait le conseil des Conférences épiscopales d'Europe (CCEE) qui regroupait les évêques de vingt-cinq pays de l'Europe, situés à l'Ouest et à l'Est du rideau de fer séparant encore le Vieux Continent. Pour ce jésuite nommé par Jean-Paul II en 1980 à la tête d'un des plus importants diocèses catholiques du monde (cinq millions d'habitants), seule comptait la confrontation « franche et joyeuse » de l'Évangile avec la société. Aucune nostalgie de la chrétienté défunte chez lui, mais au contraire un optimisme lucide, se nourrissant des signes de vitalité et de renouveau qu'il constatait dans la vie des communautés chrétiennes. Il me reçut dans son archevêché avec la plus grande courtoisie et simplicité. Cet intellectuel d'apparence réservée était aussi doué d'un remarquable sens pastoral. Contrairement au «rat de bibliothèque » Joseph Ratzinger, Carlo Maria Martini était un homme de terrain, capable de délaisser ses recherches bibliques et les cénacles intellectuels pour visiter les pauvres, les handicapés, les jeunes et les prisons de Milan, où étaient détenus d'anciens terroristes des Brigades rouges. « Auparavant, j'étais assis derrière mes bouquins et j'étais intimidé par les gens. Comme évêque, j'ai été subjugué par la confiance des personnes », confie-t-il dans l'un de ses livres. En même temps, le cardinal Martini insistait beaucoup dans

son diocèse sur la nécessité de pratiquer l'oraison, de méditer la Bible à la manière des moines: il organisait pour les fidèles des séances d'initiation à la lectio divina dans sa cathédrale. La prière était pour lui à la base d'un témoignage évangélique authentique. Ce prélat « fait partie de ces hommes d'une rare ouverture d'esprit et de cœur qui, lorsque vous les rencontrez, vous donnent l'impression de devenir plus intelligent et plus serein », écrivais-je admiratif dans l'article que je lui consacrais.

On a souvent opposé Ratzinger et Martini en mettant en avant leurs différences, voire leurs divergences doctrinales et pastorales certes réelles. « Critiquer dans l'amour, c'est tout un art », écrit à ce sujet l'ancien archevêque de Milan dans un de ses derniers livres. Pourtant ces deux grandes figures de l'Église catholique que j'ai eu la chance de rencontrer un peu longuement m'ont laissé la forte impression d'avoir été toutes deux taillées dans la même pierre de silence. Un silence structuré par une vive intelligence de la foi et du monde. Un silence habité par un amour de la Parole de Dieu lue et priée assidûment, j'allais dire passionnément, nonobstant la retenue expressive commune aux deux hommes. Leur souvenir vivace m'évoque cette belle définition de « l'homme inspiré » selon l'auteur de **Citadelle**: « Il n'est d'homme que celui-là que le cantique a embelli ou le poème et la prière et qui est construit à l'intérieur. Son regard se pose sur toi avec clarté car il est d'un homme habité. » Je crois que l'on grandit aussi grâce au regard habité des autres posé sur soi. Certains de ces regards diffusent une clarté particulière, capable d'infuser en soi le désir intense d'être enveloppé par leur sérénité et leur paix intérieure.

L'un et l'autre m'ont enfin laissé le souvenir de personnages profondément respectueux du journaliste qu'ils recevaient. Quand le français n'était pas leur langue maternelle, j'avais toujours pour principe de soumettre mon texte à mes interlocuteurs. Le cardinal Martini s'était presque indigné quand je lui avais proposé de relire mon article avant sa publication. Quelle manifestation de confiance ! D'autres hiérarques de l'Église ou d'autres instances de pouvoir auraient exigé cette relecture avant même qu'elle ne leur soit proposée. Depuis cet acte de confiance du cardinal Martini envers moi, j'avoue être indisposé, parfois mortifié par les exigences truffées de méfiance, énoncées par certains de mes interlocuteurs dont tous, pourtant, n'exercent pas, loin de là, des responsabilités capitales ! Quant au cardinal Ratzinger, il me retourna dans les quarante-huit heures le résultat de sa relecture de notre entretien que je lui avais envoyé. Il n'y avait qu'une seule rectification : le remplacement d'un deux-points par un point-virgule... Je fus flatté, comment le taire, par tant de considération et de reconnaissance pour mon travail. Avec le recul du temps, je suis davantage impressionné par le témoignage d'humilité rendu par ces deux autorités intellectuelles et spirituelles. Leur fréquentation des sommets et du pouvoir n'avait pas entamé cette vertu si difficile à tenir, quand on est

propulsé dans les hauteurs et les honneurs. Une fois de plus, Saint-Exupéry sait magnifiquement parler pour ces seigneurs de l'humilité, une race d'hommes, hélas, en voie de raréfaction : « L'humilité n'est point soumission aux hommes, mais à Dieu. »

L'interview est un art journalistique dont je découvris les servitudes et les grandeurs au début de ma carrière. A l'âge de vingt-huit ans, j'ai vu pour la première fois mon nom apparaître sur la couverture d'un livre. Un autre s'étalait en plus grand : Mireille Nègre. Ancienne Première danseuse de l'Opéra de Paris, cette partenaire mémorable de Rudolf Noureev eut un destin exceptionnel. Elle perdit deux orteils dans un accident d'ascenseur à l'âge de deux ans ; elle retrouva souplesse et mobilité grâce à des exercices de danse. Passionnée par cet art, Mireille embrassa une carrière professionnelle de danseuse à l'Opéra de Paris. Distinguée et soutenue par des grands chorégraphes, Serge Lifar ou Roland Petit, son ascension fut prodigieuse dans les années soixante : la jeune artiste se produisit sur les plus grandes scènes du monde, elle fit la une des magazines à la mode, elle tourna un film avec Pierre Granier-Deferre et les studios d'Hollywood lui proposèrent des contrats juteux. A la stupéfaction générale, elle décida, âgée de vingt-huit ans, de quitter les feux de la rampe pour entrer dans la pénombre d'un carmel. Sa conversion fut aussi radicale que sa carrière fut fulgurante. Au bout de dix ans de vie contemplative, atteinte de scoliose, elle quitta le couvent sans avoir prononcé ses vœux définitifs. Se relevant à nouveau de cette épreuve, le public la redécouvrit rayonnante sur le plateau de l'émission « Le Grand Échiquier » de Jacques Chancel, le premier soir de printemps, le 21 mars 1983. Elle dansa sur l'air du « Gloria » de Vivaldi avec Michaël Denard pour partenaire. Sa performance artistique et sa grâce personnelle soulevèrent une émotion et une admiration considérables. Le lendemain de sa prestation télévisée, un éditeur m'empressait de prendre contact avec Mireille Nègre déjà très courtisée par les maisons d'édition, pour la convaincre de me raconter son histoire dans un livre. « Notre » livre parut en 1984 : il se vendit comme des petits pains à plus de soixante mille exemplaires et fut traduit en diverses langues dont le turc !

C'est ainsi que je devins le « nègre » consentant et ébloui de Mireille Nègre. J'allais recueillir son témoignage sur les hauteurs de Cannes où ses parents l'avaient accueillie en attendant l'ouverture de son académie de danse sacrée à Paris. J'enregistrais ses propos sur des cassettes magnétiques, qu'ensuite je transcrivais à la main sur les pages à petits carreaux d'un grand bloc-notes. Je passais ainsi tout l'été 1983 à transformer une bonne vingtaine d'heures d'entretiens en un livre qui, pour répondre à la demande de mon éditeur, devait être simple et agréable à lire pour un vaste public. Depuis ma séparation avec la femme qui fut l'amour de mes dix-huit ans, je vivais seul dans un petit studio mansardé et peu isolé du XV^e arrondissement. L'été fut chaud cette année-là, et je me souviens de mes gouttes de sueur qui tombaient sur la

machine à écrire sur laquelle je travaillais jour et nuit. Rédiger une interview comporte des servitudes, qui plus est, quand elle forme un livre : se fondre dans la vie et l'expérience d'un autre, se faire l'interprète fidèle de sa pensée, se soumettre humblement à ses corrections et, parfois aussi, à ses censures ; ce sont des tâches qui réclament beaucoup de concentration, de rigueur et d'humilité. Je dois dire que l'autorité douce et le tempérament confiant à mon endroit de Mireille Nègre mont beaucoup aidé à traverser sans dommages cette part âpre du métier d'interviewer. De même sa personnalité lumineuse et la fraîcheur de son message spirituel ont sans aucun doute contribué à me faire discerner et apprécier les grandeurs de cet exercice. Quelles sont-elles ? D'abord, l'interview permet au journaliste de s'enrichir de l'expérience d'un autre et de la conscience qu'il en a prise : « Dites donc, commandant, qu'est-ce qu'un homme peut faire de mieux dans sa vie, selon vous ? Transformer en conscience une expérience aussi large que possible, mon bon ami » lit-on dans le dialogue de Scali et Garcia dans L'Espoir, le roman d'André Malraux inspiré par la Guerre d'Espagne. Quelle grâce pour un journaliste d'être le récipiendaire de la richesse humaine, intellectuelle et spirituelle d'une existence ! Ensuite, l'interview invite son auteur à polir sans cesse son style et ses mots pour être le plus approchant de l'expression de l'autre et pour la rendre accessible et attrayante pour ceux qui la liront. « Vous avez dit les choses mieux que je n'aurais su le dire ! » est le plus beau compliment que peut recevoir un interviewer. Enfin, l'interview implique une ascèse, l'humilité. S'effacer devant le témoignage de l'autre ne va pas de soi, surtout quand on cherche à briller et à épater, comme le jeune « chien » fou que j'étais alors. Pourtant ce livre écrit avec Mireille Nègre a été un temps exceptionnel d'apprentissage de l'humilité. S'effacer pour le service d'un autre est une façon de répondre à la vocation profondément relationnelle du journalisme que j'aime et que j'idéalise, diront sûrement certains. Peut-être.

Mais la « rigueur de l'effacement » fait partie de ma spiritualité de journaliste. Elle me pare contre les travers du vedettariat et de l'autocélébration que poursuivent des confrères, à mon sens, trop inféodés à un système, mais aussi à eux-mêmes. Cette spiritualité de l'effacement se réfère beaucoup à l'attitude de Marie dans les Évangiles. Maurice Zundel en parle merveilleusement : « Les rares occasions où Marie apparaît dans la vie publique du Sauveur ne semblent rapportées que pour manifester la rigueur de son effacement. Elle ne dit rien d'elle-même, elle ne fait rien d'elle-même, elle ne mêle rien d'elle-même. » Cette incarnation jusqu'à la transparence de l'effacement, par Marie, m'inspire l'état d'esprit et l'attitude avec lesquels je souhaite rencontrer et recueillir le témoignage de mes interlocuteurs. « Il faut que lui croisse, et que moi, je diminue » (Jn 3, 29-30) déclare aussi Jean-Baptiste devant ses disciples troublés par le grand ascendant de Jésus sur les foules. Ce Jean-Baptiste dont Jésus lui-même nous dit que « parmi les enfants des hommes il n'en est pas surgi de plus grand »



(Mt 11, 11), qu'il est « un prophète... et plus qu'un prophète » (Mt 11, 9). Eh bien ! Ce Jean-Baptiste, bien que pourvu d'un tel rayonnement, s'incline devant le Christ : « Je ne suis pas digne, moi, de délier la courroie de sa chaussure » (Jn 1,27). Il n'est point étonnant que depuis dix-sept siècles, les moines chrétiens d'Orient et d'Occident vénèrent ce mangeur de saute-relles, qui immergeait dans les eaux du Jourdain ses contemporains à la recherche d'un sens à leur pauvre vie. Sa façon de vivre, humble et détachée, rappelle celle de toute vocation monacale. Aussi la tradition chrétienne a-t-elle toujours présenté Jean-Baptiste comme le modèle des solitaires et des ermites. Il n'est pas moins surprenant que le fondateur de l'Ordre bénédictin au vie siècle, saint Benoît de Nursie, ait fortement souligné dans sa Règle que les deux principaux chemins qui menaient à Dieu étaient le silence et l'humilité. « L'humble, c'est donc celui qui, parce qu'il a appris à vivre sous le regard de Dieu, ne se soucie plus du regard des autres, écrit l'ancien abbé de la Trappe du Mont des Cats, frère Guillaume Jedrzejczak dans sa remarquable présentation de la règle bénédictine pour des laïcs. Il n'est plus dans l'apparaître, mais dans l'être. Tels ceux que l'on appelle, dans la tradition russe, les fols en Christ. Ils ont renversé l'échelle sociale, l'échelle des valeurs du monde, pour vivre sous le regard de Dieu. »

Ce n'est pas une petite gageure que de résister aux vanités mondaines dans l'univers professionnel qui est le mien. Encore plus aujourd'hui qu'hier ! Car l'omnipotence de l'image dans notre société médiatisée sollicite souvent le journaliste à se montrer sur les écrans de télévision. Ce faisant, il court le risque de se complaire à se donner en spectacle. Il prend aussi le risque de s'habituer à vivre tout le temps en représentation de lui-même, à afficher un personnage infatué et factice pour les autres. Je suis attiré tout autant que nombre de mes collègues par ce

vertige des vanités médiatiques. Comment résister à ce puissant appât si on veut rester fidèle à la rigueur de l'effacement de Marie, à l'humilité incarnée par Jean-Baptiste et Saint Benoît ? Je ne crois pas à l'existence de remède-miracle. Je crois par contre à l'efficiace de la force d'âme quand elle cherche sincèrement à se déployer sous le regard de Dieu. Je m'y exerce pour ma part, chaque matin à la fin de ma prière silencieuse, en lisant un extrait de la Règle de Saint Benoît. Cette méditation régulière m'aide à revisiter ma vie quotidienne et mon comportement personnel à la lumière de cette Règle dont la sagesse séculaire ne cesse de m'émerveiller. Grâce à celle-ci, je fais l'intime expérience que la Parole de Dieu, transmise par Saint Benoît avec une infinie humanité, est une parole qui s'adresse aussi à moi. Ma découverte de ce trésor de sagesse est la dette la plus précieuse que je doive aux moines et aux moniales qui m'ont fait le privilège et la joie de devenir leur ami, et leur frère dans le Christ. Un Christ forcément de silence et au visage contemplatif, tel qu'ont pu le représenter, à des époques et dans des styles différents, des maîtres de la peinture occidentale aussi admirables que Rembrandt et Odilon Redon. Je confesse être encore loin, très loin d'avoir gravi les douze degrés de l'humilité que prescrit Saint Benoît dans sa Règle. Je ne suis pas devenu non plus, faute de cette merveilleuse folie de la foi, le fol en Christ, dont parle frère Guillaume, qui ferait l'incompréhension et la risée de ma profession. Mais en lisant un peu chaque jour la règle bénédictine, j'ai acquis la tranquille assurance que sans l'usage de la vertu de l'humilité, je n'arriverai jamais à rencontrer vraiment l'autre, à m'approcher surtout, en lui, ou en elle, de la présence silencieuse du Tout Autre.

Tiré de « Conversion au silence, Itinéraire spirituel d'un journaliste »





VEILLEUR OÙ EN EST LA NUIT ? - VII

Propos recueillis par Adrien Candiard

Les chrétiens sont-ils le dernier espoir d'un monde qui a perdu toute espérance ?

Oui, espérer est leur profession de foi depuis deux mille ans.

Non, eux-mêmes sont désespérés en ce début de troisième millénaire.

Et si espérer, c'était d'abord renoncer à tous les faux espoirs?

Refuser d'idéaliser le passé?

Refuser de sublimer l'avenir?

Dire non au fantasme de la restauration glorieuse et non à l'illusion de l'exaltation apocalyptique?

L'espérance des chrétiens n'a qu'une chose à offrir : la vie éternelle.

Une vie qui ne commence pas après la mort.

Une vie qui débute maintenant.

Une autre manière de vivre, de vivre sa mort, de mourir sa vie.

Jamais, sans doute, renaître n'a été aussi simple, clair, aisé qu'avec les extraits de ce livre, «Veilleur où en est la nuit ? ».

Né en 1982, le frère Adrien Candiard est dominicain et vit au couvent du Caire (Égypte).

Il est notamment l'auteur du spectacle «Pierre et Mohammed» et de «En finir avec la tolérance ?» (2014).



Beaucoup de chrétiens sont parfaitement d'accord là-dessus. Toute la difficulté est plutôt de passer aux actes. Vivre pour l'éternité réclame un tel changement de perspective, un renversement si radical, que les meilleures volontés peinent à y parvenir. Ce n'est pas pour rien, sans doute, que les portails des cathédrales ont fait de l'acrobate, capable de marcher sur les mains, l'image de la conversion à laquelle nous sommes appelés: conversion ne veut rien dire d'autre que renversement. D'ordinaire nous marchons sur nos pieds et nous avons la tête vers le haut. Mais quand il dit « Convertissez-vous », Jésus nous dit « Retournez-vous » ; et pas seulement « tournez la tête pour regarder dans la bonne direction », mais encore « Renversez-vous, renversez votre manière de voir le monde ». Il s'agit de vivre tourné vers le ciel. Il s'agit de renverser les valeurs et la logique du monde, les valeurs de succès et de réussite, pour vivre avec une autre logique, la logique du Royaume. Ce Royaume où les derniers sont les premiers, où ceux qui ont à peine travaillé sont payés autant que ceux qui ont trimé toute la journée, où on ne possède que ce qu'on donne, où seuls les faibles sont forts, parce qu'ils n'ont rien d'autre, comme sécurité, que la force de Dieu. C'est un peu fou, quand on y réfléchit. Si nous étions vraiment chrétiens, les gens devraient aussi penser que nous sommes un peu fous; ils devraient penser que nous marchons sur les mains. Parce qu'ils ne savent pas que c'est en voyant le monde à l'envers, en sortant de nos logiques si familières d'égoïsme et de sécurité, qu'on voit enfin le monde comme il est, c'est-à-dire comme Dieu l'a voulu. Le vrai fou n'est pas forcément celui qu'on croit.

Un acrobate les pieds en l'air, c'est un spectacle joyeux, parce que l'acrobate semble lui-même y prendre plaisir, tout comme une conversion est un moment de joie intense. Pourtant, ce qui nous retient de le faire, c'est notre maladresse. Sauf à être souple et bien entraîné, s'essayer à marcher sur les mains, c'est être sûr de tomber. Plus on est grand, d'ailleurs, et moins on s'y risque — parce qu'on est moins souple, parce qu'on tombe de plus haut, parce que ce n'est pas digne de nous de faire des cabrioles. On a passé l'âge. C'est tout le problème de la conversion : il faut réapprendre à marcher, comme nous avons appris, enfants, à marcher sur nos pieds. C'était difficile, c'était un peu humiliant, mais heureusement, il y avait les parents pour nous aider, pour nous encourager, pour nous tenir la main, pour nous exercer. Pour ce qui est de marcher sur les mains, j'ai constaté que des dizaines de vidéos sur YouTube proposaient de nous apprendre des techniques pour y parvenir. Et pour vivre la vie chrétienne, pour vivre la vie du converti, du « retourné » selon la logique du Royaume, il va falloir faire confiance à Dieu, comme autrefois à nos parents, qui n'a qu'une envie : nous apprendre à marcher.

Il y a fort heureusement un lieu pour cet apprentissage: l'eucharistie. Ceux qui se rendent à la messe ont une meilleure raison, pour résister à l'envie de rester au lit le dimanche matin, que la force de la tradition ou l'amour du chant choral. Sans doute sont-ils loin d'être parfaits, comme le leur reprochent souvent ceux qui ont abandonné la pratique, mais précisément : ils le savent.

C'est même pour cela qu'ils vont à la messe. Incapables de donner leur vie, de vivre pour l'éternité, ils viennent apprendre à le faire en se réunissant autour de la source de tout don. Une messe colorée et joyeuse du Bénin, une grand-messe huppée à Saint-Honoré d'Eylau ou une messe un peu déserte et un peu bâclée rassemblent, malgré les apparences, autour du même repas : cette Cène où le Christ, offrant sa vie à travers le pain et le vin, a donné le sens de l'épreuve qu'il s'apprêtait à vivre, à la veille de sa mort. Aller à la messe, c'est faire mémoire que la foi chrétienne est fondée sur une débandade, une catastrophe dont elle n'aurait jamais dû pouvoir se remettre. La Passion de Jésus, pour la communauté des disciples qui avaient cru en lui, c'est une petite destruction de Jérusalem, une autre raison de perdre tout espoir. Et c'est cette déréluction-là que Jésus est venu remplir d'une parole qui en donnait tout le sens : « Ceci est mon corps, livré pour vous. » Cela changeait tout, et personne ne s'en est aperçu sur le moment. Mais un peu plus tard, après la Résurrection, quand le sens de cette arrestation et de cette mort avait levé un peu de son voile de mystère, les disciples comprirent ce qui s'était passé ce soir-là autour de la table. Depuis lors, il n'y a pas d'acte d'espérance plus grand que de venir écouter à nouveau cette Parole plantée au cœur du malheur, de la détresse, de l'absurdité.

Venir à la messe parce que Jésus, une fois encore, une fois de plus, nous y donne sa vie. Venir pour la recevoir, pour accepter d'en vivre enfin, de cette vie donnée. Venir, parce qu'il n'y a pas d'autre manière d'apprendre à donner sa vie que de commencer par recevoir. Cela marche toujours comme cela avec Dieu : il sait que, si nous ne recevons pas d'abord en surabondance, nous serons trop timides pour donner. Alors il donne, en espérant que cela finira par déborder de nos mains, de nos poches, et que nous nous mettrons nous aussi à donner, à partager, à vivre avec les autres cette joie que nous ne cessons de recevoir. On l'oublie trop souvent : le commandement suprême, « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés », ne nous propose pas l'amour du Christ comme un exemple qu'il s'agirait d'imiter, alors qu'il est par définition tout à fait hors de notre portée. « Comme je vous ai aimés » à un sens bien plus fort que celui d'un modèle ; il indique la source de notre amour. Aimez-vous les uns les autres avec l'amour dont je vous ai aimés, avec l'amour dont je ne cesse de vous aimer. Si tu devais aimer les autres avec les ressources de ton propre cœur, tu serais vite à court. Viens te servir dans mon cœur à moi, viens te servir dans mon amour à moi — celui que je te donne quand je donne ma vie dans ce pain et ce vin.

Notre Jérusalem est tombée, mais ce n'est pas la première fois dans l'histoire de l'Église en Occident. L'Empire romain finissant avait ses nostalgiques, inquiets de voir les prétoriens faire et défaire des empereurs toujours plus faibles, tandis que les invasions barbares devenaient de moins en moins contrôlables. Mais pour les chrétiens, au moins, tout était clair et même assez réjouissant. Après les temps de persécution, les empereurs eux-mêmes s'étaient convertis à la foi chrétienne. Le dessein de la Providence était admirablement transparent: à travers l'Empire, c'était le monde entier que l'Évangile allait

pouvoir toucher. Le Royaume de Dieu s'établissait harmonieusement dans les murs de la cité terrestre. Le salut l'emportait, la foi triomphait et les difficultés temporaires de l'Empire n'étaient rien par rapport au plan divin qui s'accomplissait. L'Empire, en se convertissant, s'associait aux promesses d'éternité de l'Église.

Voilà pourtant que, le 24 août 410, les Wisigoths conduits par Alaric entrent dans la Ville éternelle et, trois jours durant, se livrent au pillage. Rome n'avait pas été envahie depuis sept siècles. Le traumatisme est considérable, et l'Empire ne survivra que quelques décennies, sans conviction, conduit par des empereurs adolescents aux mains de leurs propres généraux, à ce désastre irréparable. Les chrétiens, comme les autres, plus que les autres peut-être, sont désemparés, et les meilleurs esprits perdent espoir ; c'est ainsi que saint Jérôme laisse transparaître dans ses lettres le désarroi d'un homme qui ne comprend plus rien : « Avec la ville, c'est l'univers entier qui périt ! » Dans la confusion générale, tout semblait perdu. C'était un temps, à coup sûr, pour relire le livre de Jérémie.

C'est sans doute ce qu'on fait, du reste, les premières communautés monastiques d'Occident, qui se sont efforcées, dans la débandade d'une civilisation brillante confrontée à la violence généralisée et à la disparition rapide de l'État comme d'une culture pourtant si riche, de sauver ce qui devait l'être. Partis à l'écart du monde pour travailler à leur salut, ils ne font pas de leurs monastères des petites communautés repliées sur elles-mêmes, encore moins occupées à conspuer le présent ou à célébrer le passé. Ce que célèbrent les moines, portant pour quelques siècles la culture de l'Occident, c'est l'éternité, c'est le salut que Dieu ne cesse d'offrir, c'est sa miséricorde, sa fidélité, sa présence, dans un monde en plein délitement comme hier aux grandes heures de l'Empire chrétien. Ils ne cherchent pas à lutter contre le monde qui les entoure, mais à faire vivre en lui la présence de Dieu, à lui proposer inlassablement ce salut dont il a tant besoin. Ils ne cherchent pas, au milieu des décombres, à bâtir de nouveaux fortins ni des îlots d'Empire; ce qu'ils construisent, dans ce champ de ruines, c'est un temple, des temples, une infi-nité de temples, des sanctuaires imprenables et indestructibles, parce qu'ils n'abritent rien d'autre que la Parole de Dieu.

Sans doute se répétaient-ils l'un à l'autre, ces moines gardiens de l'espérance du monde, la question inquiète qu'on posait au prophète Isaïe : « Veilleur, où en est la nuit ? » Conscients d'être des sentinelles, ils pouvaient regarder la nuit sans effroi, parce qu'ils avaient au fond d'eux-mêmes assez de lumière pour ne pas douter de l'existence du matin.

Sans le savoir, souvent, notre monde nous pose la même question. « Veilleur, où en est la nuit ? » Il nous interroge sur notre espérance, et il n'attend pas de nous des discours lénifiants, des théories rassurantes qui prouveront que tout ira mieux demain ; le monde attend de nous que nous vivions dans l'espérance, c'est-à-dire que nous vivions pour l'éternité, que nous vivions pour ce qui compte vraiment et ne passera jamais.

CONCLUSION

Le 12 août 2015, nous apprenions que Tomislav Salopek, un otage croate de trente-et-un ans, enlevé par des terroristes à quelques kilomètres du Caire au début de l'été, avait été exécuté. Une tragédie de plus, dans une région qui n'en manque pas, dans une année qui n'en a pas été avare.

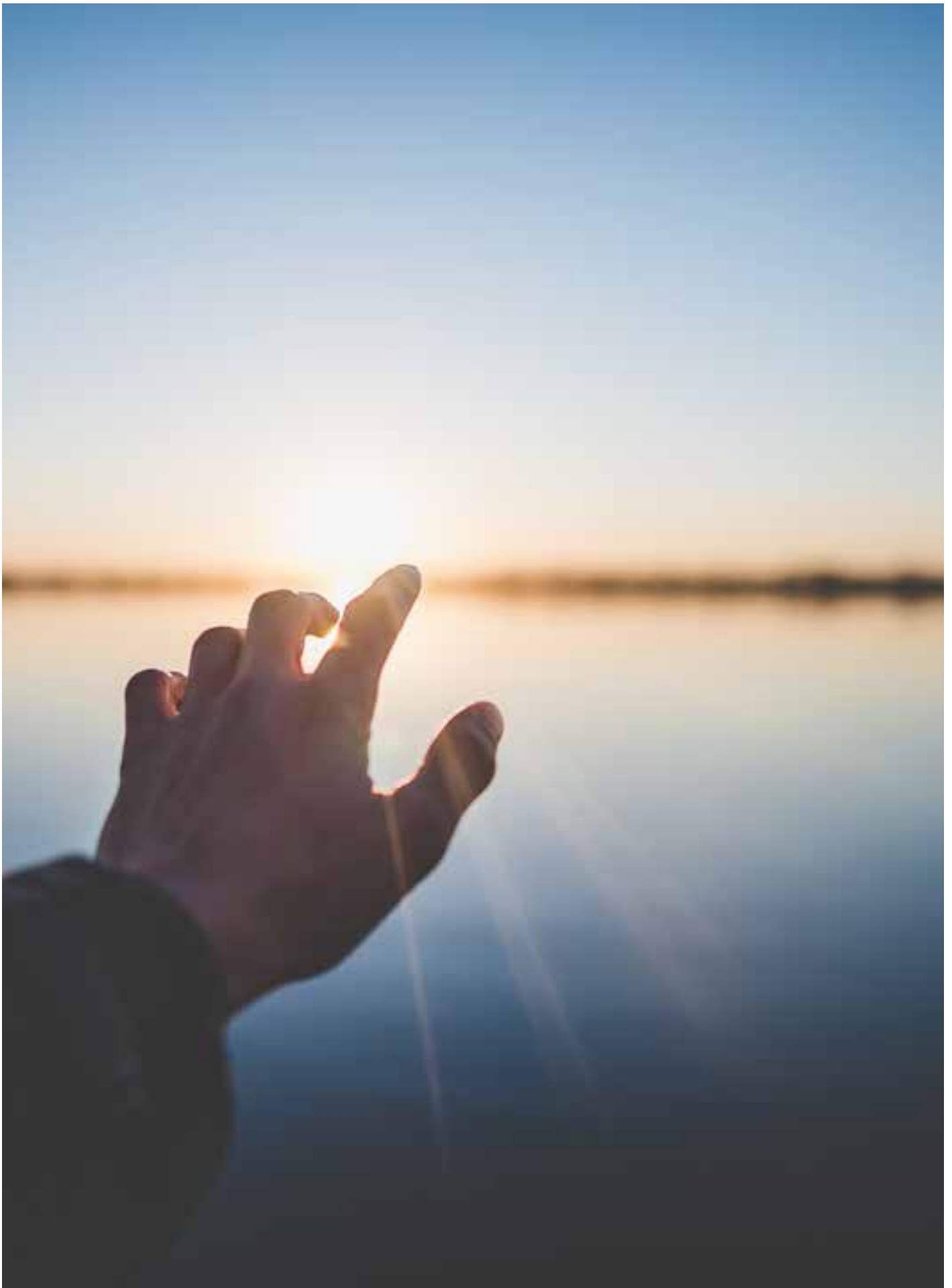
Je terminais de préparer, quand la nouvelle m'est parvenue, la conférence dont ce petit livre est issu. Je venais de coucher sur le papier quelques certitudes sur l'espérance. Voilà Glue les faits se pressaient pour défier mes belles, paroles, qui me semblaient soudain dérisoire, et surtout bien fragiles. Puis-je vivre ce dont je parle ? La question, qui hante tous les prédicateurs, me mettait particulièrement mal à l'aise, sans doute parce que cette fois, elle était cruciale.

Ce n'était pas la première épreuve, mais c'était un pas de plus sur un chemin de barbarie où ce pays s'enfonçait doucement. Je ne me sentais pas en danger : notre couvent, au Caire, n'a jamais été menacé d'aucune façon depuis le début du « printemps arabe » de 2011 et les événements contrastés qui en ont résulté. J'étais touché pour cet expatrié qui avait pratiquement mon âge, et qui s'appêtait à retrouver sa famille. J'imaginai leur peine, et les cercles de chagrin qu'un tel drame devait dessiner dans son entourage.

Et puis, voir sombrer ce pays que j'aime, voir mon cadre de vie se détruire, sans que je ne puisse rien faire d'utile face à cela, cela me faisait mal. Voir la mission à laquelle je consacre ma vie, celle du dialogue avec l'islam, encore mise à mal par la folie de quelques-uns, me désolait. J'étais fatigué d'avance d'entendre ricaner ceux pour qui la seule solution, c'est la guerre générale : « On te l'avait bien dit. » Cela voulait dire, aussi, voir des Français, dont je suis là-bas le curé, partir pour des raisons de sécurité. Ce jour-là, j'avais de la peine pour la victime et sa famille, pour le pays mais aussi, je l'avoue à ma honte, un peu pour moi : mon univers se désagrégait. Pas totalement, pas spectaculairement, mais un peu plus. Dans ces conditions, que pouvait signifier l'espérance ? J'avais tant de belles choses à en dire...

Que signifiait l'espérance, ce jour-là ? Certainement pas se faire d'illusions : je sais que la situation ne va pas s'améliorer par magie. Mais conserver l'espérance, pour moi, c'est savoir que j'ai en réalité quelque chose d'utile à faire : protéger la flamme que Jésus est venu allumer en moi, continuer à aimer, à aimer mes frères, mes amis, les victimes et leurs bourreaux, à trouver en tout une occasion d'aimer. Car si la flamme de la charité ne s'éteint pas, si nous apprenons dans les épreuves de ce genre — qui semblent devoir ne pas cesser de se multiplier — à aimer et à pardonner, sans doute ces événements tragiques n'en seront-ils pas moins absurdes, désolants, révoltants ou inquiétants. Mais si nous trouvons la force de les traverser sans haine, si nous y trouvons le moyen d'aimer malgré tout, ils n'auront pas été tout à fait inutiles.

*Adrien Candiard
Extrait du « Veilleur où en est la nuit ? »*



«QUELLE NE FUT PAS MA SURPRISE»

Quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre - au cours du pèlerinage à Lourdes - que, pour moi, c'était le trentième !... Ce qui me permet de faire un rapprochement entre cet événement annuel - ainsi qu'entre les nombreuses activités prises en charge par des membres de l'Ordre de Malte en cours d'année - et l'Évangile de ce 5e dimanche de Pâques de l'année C...

Et je voudrais faire pour l'introduire un autre rapprochement : l'hebdomadaire « Dimanche » publiait en première page - ce 15 mai - une grande photo de Jean Vanier, avec comme légende : « La tendresse de Dieu incarnée »...

En me remémorant ces trente pèlerinages à Lourdes et d'autres activités auxquelles j'ai reçu le privilège de pouvoir participer, je voudrais affirmer au sujet de ceux-ci : « La Gloire de Dieu incarnée »...

Et me voilà au cœur de l'Évangile de ce dimanche : Jean 13, 31-33a.34-35.

« Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. »

« L'Heure » (Jn 13, 1) de Jésus... Ce moment où il traduit - le plus - le commandement de l'amour dans son vécu !...

« L'Heure » de Jésus : Celle de la Croix... Celle du sacrifice d'amour qui révèle la Gloire de Dieu !...

En d'autres mots : Dieu qui est Amour et qui est rayonnement de l'Amour !...

Jésus nous fait découvrir ses souffrances et sa mort comme une glorification !...

Oui, en « aimant jusqu'au bout » (Jn 13, 1), Jésus rend gloire à Dieu son Père, et Dieu lui rend sa propre Gloire... Celle qu'il tenait de son Père « avant que le monde existe. » (Jn 17, 5) !...

Un secret d'amour dont nous soupçonnons à peine la portée...

Un secret d'amour que Jésus exprime en présence de ses disciples... Que Jésus exprime - aujourd'hui, pour chacun(e) de nous - en faisant du commandement de l'amour la pierre angulaire de toute vie chrétienne... Et donc aussi, de notre engagement à l'Ordre de Malte !...

Nous voilà projetés au cœur de la seconde partie de ce passage d'Évangile... Imbriquée dans la première...

« Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres. »

La nouveauté de ce commandement réside dans le début de la seconde phrase : « Comme je vous ai aimés. » Un enseignement essentiel pour notre engagement à l'Ordre de Malte !...

Il s'agit d'aimer à l'imitation de Jésus !... Et - de manière plus essentielle encore - il s'agit d'accueillir - en soi - la densité d'amour qui a mené Jésus jusqu'à la Croix et à la Vie nouvelle qui a jailli de sa Mort et de sa Résurrection !...

Pour vous aider à mieux saisir cet enseignement de Jésus, je voudrais utiliser une traduction légèrement différente de celle du lectionnaire : « Je vous donne un commandement nouveau : Que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. »

« Aimer comme »... signifie : « Aimer » autant que Jésus... Mais aussi : « Aimer » de la manière dont Jésus aime... Et encore : « Aimer » parce que Jésus aime... « Jusqu'au bout ! » (Jn 13, 1)...

Il ne s'agit pas seulement d'imiter le Christ, mais d'expérimenter son Amour afin de devenir capables d'aimer à notre tour d'un même amour !...

Il y a donc un double mouvement : Jésus doit devenir - à la fois - exemple et source de notre amour !... Et pour cela, nous devons d'abord - dans l'intimité de la prière et dans la rumination de la Parole - nous découvrir aimés de Lui !...

Un autre élément que j'aimerais souligner par rapport au commandement de l'Ancien Testament, c'est la « contagion » de l'Amour !...

L'amitié - son Amour - de Jésus transforme ses disciples... Aujourd'hui, nous transforme !...

Nous pouvons vivre entre nous ce que Jésus a fait - et fait encore toujours - pour nous !... Vivre et rayonner !...

Un rayonnement qui est preuve que l'Amour habite en nous !...

« À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres. »

« L'amour; les uns pour les autres. » Le niveau de l'amour le plus difficile... Le plus exigeant !... Mais aussi le plus beau témoignage qui puisse être donné...

Amour impossible sans le Christ !... Il nous est impossible de « nous aimer les uns les autres », sans que l'Esprit du Père et du Fils ne nous soit donné !... Et Jésus nous le donne - à l'Ordre de Malte - en surabondance !...

Car seul l'Esprit nous donner de suivre l'Amour où et quand il veut !...

Seul l'Esprit nous permet, encore et toujours, de choisir Jésus comme « Chemin, Vérité et Vie... Pour aller au Père ! » (Jn 14, 6).

*Père Edouard van de Velde
Aumônier de l'Association belge de l'Ordre de Malte*

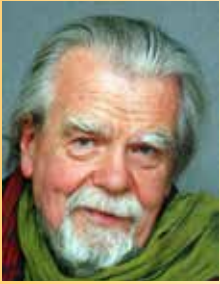




JE NE VEUX PLUS AIMER QUE MA MÈRE MARIE



Guido Reni (1515-1642), Le Christ ressuscité apparaissant à sa mère, après 1632, Nancy, musée des Beaux-Arts
Cette scène n'est pas racontée dans les Évangiles, mais, à la suite de saint Ambroise, les théologiens s'accordent à dire que la première personne à avoir vu le Christ ressuscité est sa mère. Ici Marie, toujours aussi jeune, a laissé de côté sa corbeille de linge et s'agenouille devant son fils accompagné d'un ange portant l'étendard de la Résurrection. Elle réitère le geste des mains, paumes ouvertes, qu'elle avait au jour de l'Annonciation, accueillant ainsi la deuxième grande nouvelle de sa vie.



« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronné d'étoiles, mais

plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.

Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.

Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet, Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...

J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.

Michael Lonsdale

*J*e ne veux plus aimer que ma mère Marie.
Tous les autres amours sont de commandement
Nécessaires qu'ils sont, ma mère seulement
Pourra les allumer aux cœurs qui l'ont chérie.

C'est pour Elle qu'il faut chérir mes ennemis,

C'est par Elle que j'ai voué ce sacrifice,

Et la douceur de cœur et le zèle au service,
Comme je la priais, Elle les a permis.

Et comme j'étais faible et bien méchant encore,
Aux mains lâches, les yeux éblouis des chemins,
Elle baissa mes yeux et me joignit les mains, Et
m'enseigna les mots par lesquels on adore.

C'est par Elle que j'ai voulu de ces chagrins,
C'est pour Elle que j'ai mon cœur dans les Cinq
Plaies, Et tous ces bons efforts vers les croix et
les claies, Comme je l'invoquais, Elle en ceignit
mes reins,

Je ne veux plus penser qu'à ma mère Marie,
Siège de la Sagesse, et source des pardons,
Mère de France aussi, de qui nous attendons
Inébranlablement l'honneur de la Patrie.

Marie Immaculée, amour, essentiel,

Logique de la foi cordiale et vivace,

En vous aimant qu'est-il de bon que je ne fasse,

En vous aimant du seul amour, Porte du ciel ?

*Paul Verlaine,
Sagesse*

PENDANT QU'IL LES BÉNISSAIT, IL SE SÉPARA D'EUX



Pietro di Cristoforo Vannucci, dit le Pérugin (1448-1523), L'Ascension du Christ en présence de la Vierge et des apôtres, 1496-1500, Lyon, musée des Beaux-Arts

Elle est belle, cette Ascension du Christ dans une mandorle constituée de petits séraphins à triple paire d'ailes et accompagnée d'anges musiciens, tandis que la Vierge, entourée des apôtres, lève les yeux vers lui. À ce groupe, le Pérugin a ajouté saint Paul, avec son épée, ce qui est un anachronisme car il n'était pas encore converti à ce moment-là. C'est pourquoi il regarde ailleurs. Et au fond le paysage bleuté rend l'ensemble encore plus irréel.



Alors il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils comprissent les Écritures.

Et il leur dit : Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait, et qu'il ressusciterait des morts le troisième jour, et que la repentance et le pardon des péchés seraient prêchés en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem.

Vous êtes témoins de ces choses.

Et voici, j'enverrai sur vous ce que mon Père a promis; mais vous, restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'en haut.

Il les conduisit jusque vers Béthanie, et, ayant levé les mains, il les bénit.

Pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux, et fut enlevé au ciel.

Pour eux, après l'avoir adoré, ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie ; et ils étaient continuellement dans le Temple, louant et bénissant Dieu.



Prières

LE COURAGE DU PARDON

Seigneur, ne me laisse pas devenir victime de l'orgueil, quand je réussis, ou de la déception quand j'échoue. Seigneur, apprends-moi qu'être prêt à pardonner

est l'une des plus grandes marques de la force et que le désir de vengeance est l'une des manifestations de la faiblesse. Seigneur, si j'ai blessé mon prochain,

donne-moi la force de m'excuser; si les gens m'ont fait du tort, donne-moi le courage du pardon. Seigneur, si je t'oublie, ne m'oublie pas.

APPRENDS-NOUS SEIGNEUR À PARDONNER

Père, rien n'est aussi difficile que d'offrir un vrai pardon, surtout à ceux et à celles qui nous sont proches et nous ont réellement fait souffrir. Comme il est difficile ce pardon-là ! Tant de prétextes tourbillonnent dans notre tête : «Est-ce bien à moi de commencer ? Est-ce bien la peine ? Non, je ne peux pas

maintenant, demain peut-être... » Il nous en coûte de pardonner. Est-ce même possible ? Père, nous le savons, la réconciliation et le pardon ne peuvent venir que de toi. Alors, accorde-nous la grâce du pardon, la force de nous réconcilier avec ceux qui sont sous notre toit, avec ceux qui sont loin

le conjoint qui est parti, l'enfant qui a brisé les attaches. Fais-nous aimer même nos ennemis. Ne permets pas que le soleil se couche sur une rancune ou une colère en nos cœurs. Fais-nous la grâce du premier pas et nous te ressemblerons.
Cardinal Danneels

DU MÊME AMOUR PAR LEQUEL TU M'AS PARDONNÉ, JE PARDONNE

Du même Amour par lequel tu m'as pardonné et fait naître à une nouvelle vie, Seigneur, par amour pour toi, et avec l'aide de Marie ta Mère et notre Mère debout au pied de la croix, je pardonne moi aussi à tous ceux qui m'ont blessé et j'implore pour eux ton pardon : En ton Nom, Seigneur Jésus, par la puissance de l'Esprit Saint, pour la gloire du Père,

comme tu nous l'as appris toi-même, je pardonne à toutes les personnes que je connais ou ne connais pas qui m'ont fait du mal dont je suis conscient ou non, et en particulier je pardonne à... Je leur pardonne à tous tout le mal qu'ils m'ont fait consciemment ou non. En ton Nom, Seigneur Jésus, par la puissance de l'Esprit Saint, pour la gloire du Père,

qu'ils soient tous sans aucune exception, sans aucune condition, libérés pour toujours et à jamais des suites ou conséquences du mal qu'ils m'ont fait. Et je te prie, Seigneur Jésus, tout en leur pardonnant, de les combler de ton Amour et de tes bénédictions pour l'éternité. Amen. Alléluia.

PARDONNE-NOUS SEIGNEUR

...Ô Père miséricordieux, ton Fils Jésus-Christ, juge des vivants et des morts, dans l'humilité de son premier avènement a racheté l'humanité du péché, et lors de son retour dans la gloire, il demandera compte de toute faute. À nos pères, à nos frères et à nous tes serviteurs qui, poussés par l'Esprit Saint, revenons à toi, le cœur plein de repentir, accorde ta miséricorde et la rémission des péchés... Que cette prière qui célèbre la miséricorde du Seigneur et veut purifier la mémoire du chemin

des chrétiens à travers les siècles, suscite dans toute l'Église et en chacun d'entre nous un engagement de fidélité au message éternel de l'Évangile: Jamais plus d'actes contraires à la charité dans le service de la vérité; Jamais plus de gestes contre la communion de l'Église; Jamais plus d'offenses contre quelque peuple que ce soit; Jamais plus de recours à la logique de la violence; Jamais plus de discriminations,

d'exclusions, d'oppressions, de mépris des pauvres et des petits. Et que le Seigneur, par sa grâce, mène notre résolution à son accomplissement et nous conduise tous ensemble à la vie éternelle. Amen.

*Jean-Paul II
Journée du Pardon de l'Année Sainte. 12 mars 2000*

ÊTRE LIBRE

Être libre, ce n'est pas choisir entre une chose et une autre chose, entre une botte de foin et une botte d'asperges. Être libre, c'est pouvoir décoller de soi et faire de tout soi-même un don et c'est cela le bien, et il n'y en a pas d'autre. Le Bien et Liberté s'identifient dans leur racine, puisque le bien et la Liberté consistent l'un et l'autre, et identiquement, en ce surgissement. D'une personne qui est tout entière un élan vers un autre. Et ceci nous donne immédiatement la possibilité d'envisager notre passé d'une manière créatrice: il ne s'agit pas de regarder notre passé, de le soupeser, de l'analyser, en raison des fautes que nous avons commises. On peut se lamenter éternellement sur le bien qu'on n'a pas fait, on peut se lamenter éternellement sur le mal qu'on a commis: on ne fait que tourner autour de soi et il y a bien souvent dans la pseudo-contrition dont on s'afflige une simple blessure d'amour-propre. Ce qu'on regrette, c'est d'avoir manqué d'élégance; ce qu'on regrette, c'est de n'avoir pas été aussi bien qu'on croyait l'être; ce qu'on regrette, finalement, c'est précisément d'être

blessé dans son amour-propre. Mais être blessé dans son amour-propre, ce n'est pas encore une contrition: la vraie contrition porte uniquement sur ceci: Je n'ai pas aimé l'Amour. «Je pleure, comme disait Jacopone de Todi, je pleure parce que l'Amour n'est pas aimé.» C'est ça l'unique motif d'une vraie contrition: je pleure parce que je n'ai pas aimé l'Amour. Mais, si nous pleurons vraiment parce que nous n'avons pas aimé l'Amour, il ne s'agit pas de nous attarder dans ce regard tourné vers le passé, car il n'y a qu'une seule façon de réparer nos manques d'amour, c'est de mettre les bouchées doubles et d'aimer mieux aujourd'hui, car la vraie contrition, finalement, se confond avec un acte d'amour. Inutile de gémir parce que hier nous avons omis de faire le bien. Il s'agit aujourd'hui de devenir le bien, il s'agit aujourd'hui d'aimer. Et c'est pourquoi un être peut, en un instant,

comme la Madeleine, comme la femme adultère, comme le bon larron, devenir un saint si le retournement de lui-même va jusqu'à la racine de l'être, et si toute sa personne n'est plus qu'un élan vers Dieu. Ne nous attardons pas à notre passé, ne ressasons pas les péchés que nous avons commis. Ne nous perdons pas dans d'inépuisables examens de conscience. C'est vraiment du temps perdu. C'est maintenant, aujourd'hui, que tout commence et c'est ce qu'il y a de merveilleux dans l'Évangile: tout commence. Le péché originel, bon, c'est le passé. «Heureuse faute qui nous a valu un tel et si grand Rédempteur.» Dans le présent, dans le cadeau, dans le don infini que Dieu nous fait en Jésus-Christ, le péché originel devient le thème d'une louange et se change en cri de jubilation. Et la Madeleine fera de ses fautes la cathédrale de son action de grâces et de son amour. Il s'agit de commencer.
Michel Zundel